

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, N° 202. — SAMEDI, 17 MARS 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



SA MAJESTÉ LA REINE SOPHIE DE SUÈDE ET NORVÈGE



LE PRINCE OSCAR-AUGUSTE DE SUÈDE



MADemoisELLE EBBA MUNCK, FIANCÉE DU PRINCE OSCAR

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 MARS 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Nos gravures.—Les peuples étrangers, par Mayne Reid.—Poésie : Je pense à vous, par Prosper Blanchemin.—La charité ne s'annonce pas, par Alphonse P.—Piastre, par Benjamin Sulte.—Science pour tous.—Les premières sœurs.—Concert des aveugles.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Le jeu Billard.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Sa Majesté la reine Sophie de Suède.—Le prince Oscar-Auguste de Suède.—Mlle Ebba Munck, fiancée du prince Oscar.—Une partie de chasse au Nord-Ouest.—Le pont de glace aux chutes Niagara, vu du côté canadien.—Indiens chassant le bison.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, M. A. Brossseau, 173, rue Sainte-Elizabeth, Montréal, a réclamé la prime de \$15.00; M. Saül Dion, 91, rue Centre, Pointe Saint-Charles, \$ 0.00; Madame Alexandre Perreault, 190, rue Sanguiet, Montréal, \$4.00; O. Corbeil, 144, rue Centre, Pointe Saint-Charles, \$3.00; M. G. Bachant, 35, rue Saint Germain, Saint-Henri, \$2.00.

Plusieurs primes ne sont pas encore réclamées. La semaine prochaine nous publierons la liste complète des réclamants.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Si on était les autres, comme on ferait mieux qu'eux !—ARNAUD.

Celui qui ne travaille pas est tout prêt à mal faire; l'homme laborieux n'a pas cette chance.—FRANKLIN.

Les esprits d'élite ne se distinguent pas par la quantité de leurs idées. Ils n'en possèdent qu'un petit nombre, dans lesquelles ils embrassent le monde.—BALMÈS.



Il y a des gens pour qui le ridicule a un attrait tellement irrésistible, qu'ils ne peuvent discuter les questions les plus sérieuses et les plus simples, sans commettre les bévues les plus impardonnables.

Nos bons amis les Anglais, dont Max O'Rell, ou plutôt Paul Blouet, a décrit les travers avec tant d'esprit, ont surtout des dispositions remarquables pour commettre les écarts de jugement les plus invraisemblables, et ils ont une manière à eux de regarder toujours juste à côté du but visé.

C'est un genre, mais ce n'est pas le bon.

Le suprême du genre britannique, dans la classe moyenne—qui ne correspond pas précisément à la classe bourgeoise des pays français, car elle lui est très inférieure sous tous les rapports—est de poser pour les connaissances bibliques et l'horreur des liquides fermentés, et ce bon peuple en est arrivé à être reconnu comme le plus ivrogne du globe et à ne plus comprendre un mot de la Genèse.

Et pour que je ne sois pas taxé d'injustice, il me suffira de dire que la France ne produit pas assez de cognac, l'Espagne trop peu de porto et la Hollande pas assez de genièvre, pour suffire aux demandes des sujets de Sa Majesté la Reine Victoria.

Quand à la Bible, ce n'est pas moi qui ai découvert qu'ils n'y comprenaient rien, car je ne suis pas juge en pareille matière, mais ce sont les écrivains anglais eux-mêmes qui nous le disent, et je m'en rapporte à eux.

Plus que jamais on discute en ce moment dans notre province la question de l'ivrognerie; tout le monde constate qu'il existe trop de débits de boissons alcooliques, que les cabarets absorbent trop d'argent et qu'il faut arriver à en supprimer une bonne partie; c'est, du reste, dans ce but que l'on prépare une nouvelle loi qui sera présentée à la prochaine session.

Mais il se trouve toujours une mouche qui se croit très habile, et, par son bourdonnement et ses airs affairés, se figure faire mieux avancer le coche que les chevaux qui le traînent péniblement.

Quelques braves gens—oh! les plus braves gens du monde—animés des meilleures intentions possibles, se sont mis dans la tête qu'eux seuls avaient le secret de la solution du problème, se sont réunis et ont formé une sorte de société sous le nom de *Law and Order League*, dans le but de supprimer tous les débits de boissons.

Ces bonnes gens sont tous des partisans de l'abstinence complète, remède assurément radical, mais qui a ce grand défaut d'être aussi mauvais que tous les autres systèmes exclusifs.

Ils n'ont rien inventé.

Gil Blas raconte dans ses mémoires comment il devint médecin en quelques instants, grâce au génie du docteur Sangrado.

« Ecoute, mon enfant, lui dit-il un jour, je ne suis point un de ces maîtres durs et ingrats, qui laissent vieillir leurs clercs dans la servitude avant que de les récompenser. Je suis content de toi. Je t'aime, et sans attendre plus longtemps je vais faire ton bonheur. Je veux, tout à l'heure, te découvrir la fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années.

« Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles; et moi, je prétends t'abréger un chemin si long et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie.

« Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce merveilleux secret que je te révèle, et que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points: dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre; tu sais la médecine à fond, et, profitant du fruit de ma

longue expérience, tu deviens tout à coup aussi habile que moi.

« Mille fois, continua-t-il, mille et mille fois plus estimables et plus innocents que les cabarets de nos jours, ces Thermopoles des siècles passés, où l'on n'allait pas honteusement prostituer son bien et sa vie en buvant du vin, mais où l'on se rendait pour s'amuser honnêtement et sans risque à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avaient établi des lieux publics où l'on donnait de l'eau à boire à tout venant, et qui renfermaient le vin dans les boutiques des apothicaires, pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des médecins. »

Ainsi, ce sont les Romains qui sont les véritables inventeurs de la loi Scott, et si l'on en juge par le peu de succès qu'ont eu les anciens, je ne crois pas être grand prophète en disant qu'elle ne produira pas grand chose de bon de nos jours, et nous voyons déjà qu'elle est rappelée dans plusieurs comtés de la province d'Ontario, la province modèle de tempérance, qui possède les plus grandes distilleries et brasseries de tout le pays.

*** Ces membres de la Ligue de l'ordre et la loi—animés toujours des intentions les plus pures—ont eu dernièrement un *mass meeting* qui est un modèle du genre.

Après avoir écouté béatement le nouveau chœur *Prohibition Bells*—la musique adoucit les mœurs—chœur qui ne vaut pas précisément autant que les « cloches de Normandie, » les orateurs se sont succédés et sont tombés à qui mieux mieux et à bras raccourcis sur le dos des commissaires des licences, par un raisonnement analogue à celui de cet individu qui prouvait que s'il y avait des voleurs, c'était de la faute des gendarmes.

Ce qui distingue surtout les apôtres de la tempérance, c'est une incroyable intempérance de langage.

Ne perdant pas de vue qu'ils sont membres de la « ligue de la loi, » ils n'ont pas manqué une occasion d'essayer de tourner en ridicule les magistrats chargés de veiller à l'exécution des lois, après quoi le chœur, reparaisant sur la scène, a chanté : *Comrades in arms*, chanson de circonstance qui convenait aussi bien que des cheveux sur la soupe.

En lisant le compte-rendu de cette réunion, on croit rêver.

Après les commissaires des licences, on a attaqué le gouvernement; après le gouvernement, les échevins de Montréal ont eu leur tour, et un orateur est venu déclamer que l'on ne devrait jamais oublier que l'on combattait le diable en personne, le diable incarné, avec toutes ses légions. On a jamais pu savoir exactement à qui on faisait allusion, mais Sa Majesté Belzebuth dû être très flattée de se voir comparée à des honnêtes gens.

Après avoir parlé du diable, on a chanté : *We'll get there all the same!* qui a soulevé une « fureur d'enthousiasme » nous dit le *Witness*, et le tout a été couronné de la bénédiction donnée par un ministre protestant.

*** Pendant que les membres de la ligue s'amusaient ainsi à musiquer et à discourir, un prêtre, un magistrat et un membre du Parlement, réunis ce soir là, la tête penchée sur les livres, préparaient la nouvelle loi, très sage et très sensée, qui doit être soumise à la Législature.

Ces trois hommes n'avaient pas de musique, mais ils n'en travaillaient que mieux à réparer les sottises qui se disaient ailleurs, indifférents aux attaques dont ils étaient l'objet, préférant produire quelque chose d'utile plutôt que de chanter *Comrades in arms*.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les ligueurs sont au fond de braves gens, mais ils manquent de gouvernail et compromettent leur cause plus qu'ils ne la servent, en allant trop loin; le radicalisme n'a jamais rien produit de bon.

Le tabac, que l'on dit être très nuisible à la santé, a été lui aussi l'objet d'une guerre acharnée, et s'il est devenu d'un usage aussi général dans le monde entier, c'est précisément parce qu'on en a trop défendu l'emploi au commencement.

Il y a trois siècles et demi, on coupait le nez aux priseurs et les lèvres aux fumeurs; tout le monde voulut fumer et priser.

Que voulez vous, nous sommes ainsi faits, que nous ne trouvons jamais meilleur fruit que le fruit défendu.

Sans aller bien loin, rappelons-nous que l'usage de la pomme de terre ne s'est répandu en France que parce qu'on le défendit tout d'abord, et Parmentier, qui n'était pas un sot, savait bien qu'il suffit de défendre une chose pour que tout le monde veuille le contraire.

Si les ligueurs voulaient se taire, laisser les magistrats tranquilles et ne pas avoir l'air de demander que l'on pendre tous les hôteliers, les choses n'en iraient pas plus mal.

Quand à les laisser chanter *Comrades in arms*, je n'y vois aucun inconvénient, pourvu qu'ils chantent juste.

Mais ce dernier point est peut-être trop d'exigence de ma part, et, comme je veux montrer l'exemple de la tolérance, je retire ce que j'ai dit.

. Ces ligueurs, du reste, ne sont pas d'accord avec eux-mêmes.

Ils pleurent en ce moment la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de Guillaume, empereur d'Allemagne, beau-père de la fille aînée de la reine Victoria, et grand buveur de bière et de chnaps devant l'Éternel.

L'abus de la liqueur de Cambrinus l'a tué à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Je ne me crois nullement obligé de porter le deuil de cet Allemand, qui a fait beaucoup de mal à la France et aucun bien à son pays, quoiqu'en disent certaines gens.

Jamais souverain ne fût, en effet, plus opposé aux libertés publiques, que ce Guillaume qui a toujours affecté de montrer le plus profond mépris pour le peuple. Il était de l'avis de son complice Bismarck, que l'homme ne commence qu'au baron, et aussi peu scrupuleux que son chancelier, il n'a jamais été qu'un soudard couronné, aux vues les plus étroites.

L'empereur Frédéric III est, paraît-il, le moins mauvais de la famille, mais ses jours sont comptés et le sceptre tombera alors entre les mains du jeune prince Guillaume qui a tout à fait le caractère de son grand-père, mais en plus laid encore. Il n'a pas la moindre notion de la vie de famille, et ce n'est un secret pour personne que l'intérieur princier est un véritable enfer.

Aurons-nous enfin bientôt le plaisir d'assister à la dislocation de cette empire bâti à coups de sabre et dont l'existence force des centaines de milliers d'hommes à ne travailler que pour acheter des fusils et des canons ?

Il semble vraiment que LE MONDE ILLUSTRÉ ait prévu la mort prochaine de Guillaume, car nous avons publié son portrait et ceux de son fils, dans notre numéro 187, du 3 décembre dernier.

. C'est avec le plus profond regret que j'ai appris le résultat de la petite partie de boxe qui a eu lieu dernièrement en France, entre Sullivan et Mitchell.

J'ai été complètement désappointé. Ces deux hommes éminemment distingués se battant pour de l'argent, on était en droit d'attendre d'eux autre chose qu'une course au pas gymnastique, agrémentée de quelques coups de poing, et somme toute, ce sont les jambes des boxeurs qui ont joué le rôle principal dans cette rencontre.

Ces sortes de spectacles dégénèrent complètement, et je ne comprends pas pourquoi les Français ont semblé vouloir s'opposer à cette rencontre, quand, au contraire, ils devraient les encourager et fournir même un terrain consacré au défoncement de l'estomac de ces gentilshommes.

Plus il s'en tuerait, moins il en resterait.

Mais si tous les boxeurs imitent Mitchell, ce n'est plus un rond de vingt quatre pieds qu'il faudrait choisir, mais bien un champ de course.

Enfin de compte, les Anglais sont profondément humiliés de la conduite de leur champion, et les Américains ne sont pas contents du grand John L.

. Nous sommes certainement le peuple le plus vertueux de la terre, et ce qui m'a toujours étonné, c'est de voir qu'il existe aussi peu de criminels dans un pays où les forçats sont traités avec les plus grands égards.

Ceux qui se figurent que le crime doit être puni et la vertu récompensée sont sous une fausse

impression, car nulle part ailleurs qu'en Canada on n'entoure d'autant de soins les gens qui ont mis les pieds dans le code.

Le pénitencier de Saint-Vincent de Paul est certainement la maison de santé la plus hygiénique que l'on puisse rêver, et peu de particuliers jouissent d'autant d'avantages que les hôtes du gouvernement dans ce charmant village.

Chauffage à la vapeur, bains chauds, bains froids, chambres à coucher bien éclairées, bon lit, bons vêtements, nourriture saine et abondante, travail *pro forma*, livres de lecture, tout concourt au bien être de ces privilégiés de la vie, et vraiment, il faut que les Canadiens aient la vertu bien ancrée dans le cœur, pour ne pas faire le faux pas indispensable pour aller passer quelques années dans ce petit paradis.

Les autorités poussent même la délicatesse jusqu'à se bien garder de changer les habitudes des pensionnaires qui leur sont envoyés.

X... a volé la banque dont il était le caissier, vite, à son arrivée à l'hôtel de Saint-Vincent de Paul, on le prie de coopérer à la tenue des livres de la maison.

B... était musicien, l'orgue est à sa disposition.

J... faisait des souliers dans la vie privée, on lui donne des bottes à confectionner.

Puis les habitudes régulières aidant, la bonne vie, tranquille, le pain assuré, le débarras des inquiétudes, l'air pur, le travail modéré, tel pauvre hère qui ne faisait autrefois qu'un repas par jour, devient à ce régime, gras comme un moine, au bout de quelques mois.

Pendant ce temps là les honnêtes gens cièvent de faim.

Ah! je le redis encore, il faut que nous soyons bien vertueux pour ne pas céder aux séductions que nous offre la vie dite pénitenciaire.

. Madame X... a la prétention de s'exprimer très correctement et l'affectation qu'elle apporte à ne choisir que les mots qu'elle croit les plus exacts fait dire qu'elle parle à la française.

L'autre jour, elle arrive chez une de ses amies de Montréal pour y passer un mois.

—Mais, lui dit celle-ci, je ne vois pas vos bagages, où sont-ils donc ?

—Ils arriveront demain, ils viennent par le froid.

Le mot frêt n'existe pas pour elle.

Leon Ledru

NOS GRAVURES

LE MARIAGE DU PRINCE OSCAR DE SUÈDE

LA reine Sophie de Suède, qui vient de passer quelques jours à Paris, sous le nom de comtesse Haga, a su répandre autour d'elle sa douce et bienfaisante influence.

On dit qu'elle a le génie du bien, et l'événement qui a motivé son passage à travers la France est une preuve des qualités de son cœur de mère et de son esprit libéral.

On sait, en effet, que le mariage du prince Oscar, son second fils, va s'accomplir sous peu de jours dans des circonstances toutes particulières... nous allons écrire très touchantes.

Mlle Munck, sa fiancée, appartient à l'une des plus anciennes familles nobles de la Suède; mais elle est sans fortune; elle figura quelque temps parmi les demoiselles d'honneur attachées à la personne de la princesse royale, et fit sensation à la cour par sa grâce et par sa beauté. Cédant aux sollicitations de ses amis, Mlle Munck s'était décidée à accepter la main d'un jeune officier de cavalerie, possesseur d'une grande fortune. La date du mariage était fixée, la corbeille envoyée et le trousseau acheté, lorsque Mlle Munck apprit que le cœur de son fiancé ne lui appartenait pas tout entier. Elle reprit aussitôt sa parole, et rien ne put la faire revenir sur sa décision.

Elle se retira de la cour pendant quelque temps, et lorsqu'elle revint on remarqua sur ses traits

une expression de mélancolie qui rendait sa beauté plus touchante.

Pendant ce temps, le prince Oscar, officier de marine, faisait un voyage autour du monde. A son retour, il rencontra Mlle Munck, et conçut pour elle une grande amitié. La jeune fille fut touchée des sentiments qu'elle inspirait, mais réfléchissant que le prince ne pouvait l'épouser sans renoncer à son rang, elle crut de son devoir de le fuir. Elle se retira de nouveau de la cour et alla s'enfermer, sous le costume d'infirmière, dans un des hôpitaux où sont soignés les pauvres de Stockholm.

Le prince Oscar finit cependant par arriver jusqu'à elle, et, à la suite d'une scène fort émouvante, elle ne put lui cacher qu'elle l'aimait. Mais elle persista à lui refuser sa main jusqu'à ce qu'il lui eût apporté le consentement de la reine, sa mère.

Le roi était absolument opposé au mariage d'un prince de sa maison avec une jeune fille de sang non royal, de quelque bonne famille qu'elle puisse être. C'est la première fois que le cas se présente dans la famille Bernadotte. Et il a fallu toutes les prières de la reine pour triompher de l'opposition royale et obtenir que le roi donnât son consentement publiquement: à l'une des dernières réceptions intimes de la cour, le roi, qui paraissait fort agité et avait quitté brusquement la salle des fêtes, revint quelques instants après, et, s'approchant de Mlle Munck, l'attira vers lui sans prononcer une parole, et l'embrassant, lui mit la main dans la main du prince Oscar. Pour le prince, le mariage a des conséquences très graves:

En Suède, il est obligé, de par la Constitution, d'abandonner pour lui et pour tous ses héritiers directs tous les droits à la couronne. En Norvège, il perd même le titre d'Altesse Royale, il cesse d'être le duc de Gotland, pour devenir le lieutenant Bernadotte.

Mais la fière et charmante jeune fille dont la destinée va s'unir à la sienne est en tout digne de ce sacrifice, très léger sans doute, comparé au bonheur qui en est la compensation.

Nous lecteurs trouverons certainement avec plaisir dans ce numéro le portrait des deux fiancés. Nous y avons joint celui de leur mère, la noble femme à qui ils doivent leur bonheur.

Elle emmène les jeunes gens à Bournemouth, en Angleterre, où le mariage sera célébré devant le consul de Suède.

L'HIVER AU NIAGARA

Un des plus beaux points de vue du monde en hiver tout comme en été.

Un solide pont de glace, de trente à quarante pieds d'épaisseur, contre le bassin de la rivière, au-dessus des chutes et permet aux touristes de s'avancer assez loin.

Les formes fantastiques des aiguilles de glace et des arbres font un tableau des plus étrange, que ne se lassent pas d'admirer les jeunes mariés en voyage de noces, sans lesquels il n'y a pas de vue du Niagara complète.

LA CHASSE AU NORD-OUEST

Les deux scènes de chasse que nous publions suffisent pour donner à un chasseur "la fièvre du chevreuil."

Ces gravures sont faites d'après les tableaux de T. W. Ingersoll, de Saint-Paul, et donnent une idée de la chasse dans le Nord-Ouest.

—L'amitié des femmes.

Dans un salon. On danse. Quelqu'un demande à la maîtresse de la maison:

—N'est-ce pas madame X..., que j'aperçois là-bas ?

—En effet.

—Vous êtes très liées ?

—C'est ma meilleure amie.

—Sa robe est bien mal faite ?

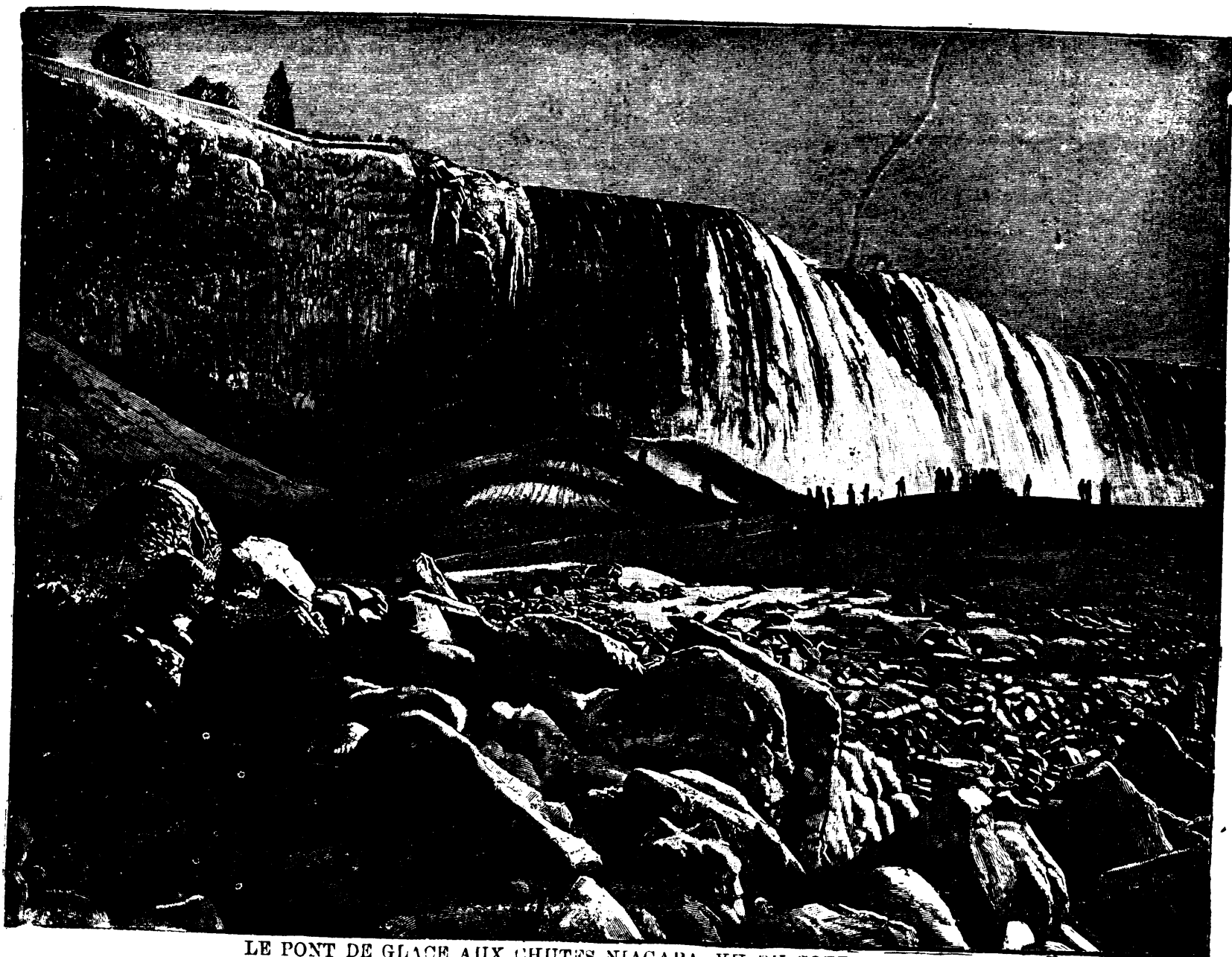
—Horriblement !

Puis, après un silence :

—Mais, si elle était bien faite, elle ne lui irait pas.



UNE PARTIE DE CHASSE AU NORD-OUEST



LE PONT DE GLACE AUX CHUTES NIAGARA, VU DU COTE CANADIEN

LES PEUPLES ÉTRANGES

LES INDIENS COMANCHES

B IEN que des races humaines sans nombre, et notamment des échantillons de toutes les populations européennes, habitent le continent américain, on n'y rencontre, cependant, que deux races de chevaux absolument distinctes : la race anglaise qui règne sans partage dans les pays peuplés d'Anglo-Américains comme les États-Unis, et la race andalouse qui se trouve reproduite en grande quantité et même à l'état sauvage dans toutes les contrées qui ont subi la domination espagnole. Cette présence de deux espèces chevalines différentes, apportées par les deux principales populations occupantes du sol américain, se comprend sans peine, quand on se rappelle qu'au moment où Christophe Colomb découvrit le Nouveau-Monde, il n'y trouva pas, et ses successeurs purent confirmer cette assertion, un seul cheval. On sut seulement, par la découverte d'ossements fossiles, que le nouveau continent n'avait pas été privé de ce précieux auxiliaire de l'homme ; mais, qu'il avait, on ne comprend pas bien par quelle cause, entièrement disparu de sa surface.

Les chevaux acclimatés en Amérique, et ici, c'est du cheval andalou que nous nous occupons, ne tardèrent pas à y trouver un sol qui convint à leur nature, ils se reproduisirent en si grand nombre qu'ils purent, en partie, revenir à l'état sauvage et que les habitants non civilisés des savanes de l'Amérique sont presque tous munis de montures. La conquête changea donc entièrement le genre de vie de ces peuples, et il est d'autant plus difficile de se figurer quelle pouvait être la vie des ancêtres de nos sauvages actuels, avant l'importation du cheval, que leurs descendants l'ont élevé à la hauteur d'un compagnon inséparable sur lequel repose toute leur existence.

L'Indien Comanche s'est fait une place d'élite au milieu des races d'Indiens très nombreuses dont l'équitation est devenue un besoin de tous les instants. S'il a des égaux parmi les Indiens des Pampas, les Gauchos de la Plata et les Liavéros de Vénézuëla dans le Sud, dans deux ou trois tribus sauvages du Mexique et de la Californie ; si même dans la Prairie il rencontre un rival dans les Panni avec lesquels, peut-être parce qu'il est leur voisin, il est sans cesse en guerre ; il n'en peut pas moins être considéré comme le type du cavalier parfait et laisse bien loin derrière lui la plupart des autres peuplades indiennes de la Prairie : Pieds Noirs, Serpents, Osages, Sioux, etc.

Les Comanches sont nomades, mais le voisinage d'autres nomades et des pays organisés de l'Amérique circonscrit le territoire de leur parcours entre l'Arkansas et le cours du Rio-Grand. Habitué au cheval (qu'il appelle *mustang*, c'est-à-dire cheval de prairie), dès qu'il quitte le soin de sa mère, le Comanche s'exerce par un continu maniement, à ne jamais quitter le dos de sa monture. Quand nous disons le dos, c'est pour nous

conformer à l'idée générale qu'on se fait du cavalier, car l'Indien n'a pas d'habitude. Le cou, le flanc de sa monture lui sont bons. Il saute sur elle qu'elle soit bridée ou non, et se tient en équilibre dans les postures les plus invraisemblables, sachant la diriger même sans le secours des rênes et ne quittant jamais un galop effréné. Cet amour du cheval a rendu le Comanche impropre à tout travail. C'est aux femmes qu'il abandonne les moindres détails du ménage comme les plus pénibles. La culture elle-même (car, quoique nomade, en général, il est plusieurs des tribus comanches qui ont de véritables villages), la culture elle-même est entièrement abandonnée aux femmes. C'est elles qui cultivent quelques plantes locales auxquelles s'ajoutent le maïs, les melons et plusieurs autres cucurbitacées. Du reste, si le cavalier Comanche reste absolument inactif, sauf quand il est à cheval, les femmes sont aidées dans leurs travaux souvent rudes par des esclaves, car nos Indiens ont des esclaves qui ne sont pas des nègres vendus, mais des ennemis

les Boschimes africain vis-à-vis de l'autruche. Il prend la peau d'un bison et se cache dessous, après avoir eu soin d'attacher son cheval à peu de distance. Arrivent les bisons qui viennent flairer un camarade mort, mais avant qu'ils aient pu approcher il leur décoche ses traits et en tue le plus possible. Telle était, d'ailleurs, l'ancienne chasse aux bisons chez ce peuple. La possession du cheval vient lui donner une nouvelle certitude, car, si les bêtes sauvages sont manquées ou seulement blessées, si elles cherchent à s'élaner sur lui, notre Comanche se relève alors, laisse sa peau et court à son cheval avec lequel il recommence la chasse avec plus de chance. Pris entre les rangs des bêtes furieuses avant d'avoir pu rejoindre sa monture, il ne craint pas de sauter sur le dos d'un de ses ennemis avec l'agilité que l'habitude de l'équitation lui a donnée et de gagner ainsi le large à travers la Prairie, dans la direction de son cheval.

Plus ordinairement, au lieu d'une chasse individuelle qui offre toujours quelques dangers et reste souvent moins productive, c'est par troupes que chassent les Comanches, et de deux façons différentes. Dans la première, les cavaliers, une fois les bisons signalés, les gagnent de vitesse à distance, et, formant ainsi autour de leur troupeau un vaste cercle, ils le referment de plus en plus ; quand ils voient qu'ils vont être pris, les taureaux sauvages s'élancent sur les lances des chasseurs et tombent baignés dans leur sang. Certains échappent, d'autres désarçonnent leurs adversaires ; c'est l'image de la mort et il n'est pas rare de voir quelque Indien succomber dans ces luttes, bien que, grâce à cette agilité dont nous parlions tout à l'heure, faute d'avoir leur cheval, s'il tombe éventré, les cavaliers n'hésitent jamais à bondir ou en croupe de quelque camarade ou sur le dos même des bisons.

Le second moyen de chasse employé tient plus de la ruse que de la guerre. On fabrique avec la boue des bisons des sortes d'effigies, de mannequins qui, tant bien que mal, peuvent figurer des hommes, et on les place des deux côtés d'une plaine dans laquelle on a remarqué un de ces fossés ou ravins assez profonds pour que des bêtes du poids d'un bison ne puissent en remonter, et même y trouvent la mort. Ceci fait, les cavaliers indiens haïcèlent le troupeau des bisons et le conduisent dans la direction de la *barranca*, — c'est ainsi qu'on appelle dans le pays ces excavations.

Croyant voir des hommes à droite et à gauche, en sentant derrière eux, les bêtes sauvages courent aveuglément vers le côté qui leur paraît libre, et comme les deux lignes de comparses se rapprochent en forme d'entonnoir, elles finissent par se jeter dans le précipice, où la plupart se brisent.

Par des massacres de ce genre, les Indiens Comanches ne cessent de diminuer la race des bisons. Le savent-ils ? Sans doute, mais leur insouciance ne voit que le présent et s'inquiète peu de l'avenir. Un jour viendra peut-être où ils auront, en partie, exterminé leur gibier favori, où même l'animal sauvage sera ignoré sous ces latitudes. Déjà une partie de ces animaux a traversé les Montagnes Rocheuses et s'est installée à l'Ouest. Au Nord, on n'en trouve pas au-dessus d'un lac connu sous le nom de lac de l'Esclave, et il y a peu d'années, ils ne dépassaient pas, à



Indiens Comanches chassant le bison. — (Voir page 365, col. 3).

vaincus, Indiens et Mexicains de race croisée ou même blanche, enlevée dans les razzias.

Aussi, l'Indien Comanche débarrassé des soins de son intérieur, qu'il abandonne aux captifs et aux femmes, porte-t-il tous ses soins, tout son amour vers la chasse, dont la conquête du cheval lui a fait une habitude qui le rend de plus en plus éloigné des goûts agricoles. En effet, les grandes plaines de cette partie du Nord-Américain qu'on appelle la Prairie, sont garnies seulement, comme gibier, de daims et d'antilopes à l'allure rapide et sauvage ou de troupeaux de bisons qui fuient l'homme et que l'homme à pied ne pourrait jamais joindre. Montés, au contraire, comme ils sont, sur des chevaux excellents, nos Comanches peuvent très facilement l'approcher, le cerner à plusieurs. Chasse-t-il seul, l'Indien s'avise d'une ruse qui rappelle celle employée par

l'Ouest, les Montagnes-Rocheuses. Qu'arrivera-t-il quand le bison, sa principale nourriture, n'existera plus pour le Comanche? Ce qui arrive déjà en partie, quand le succès de sa chasse n'a pas été suffisant. Il tuera ses chevaux. Déjà, il le fait, avec cette légèreté de caractère qu'il a en propre, et sans penser qu'il verra vite la fin de cette nouvelle ressource et que, de même que le cheval lui a permis de quitter l'agriculture pour la chasse, de même son absence l'obligera peut-être un jour à quitter de nouveau cette chasse tant aimée pour cette agriculture si dédaignée. Qui sait même si ce n'est pas à une insouciance analogue que l'Amérique a dû jadis la perte de la race chevaline?

L'Indien Comanche tient beaucoup à sa toilette. Elle est simple, mais moins primitive que celle des Indiens de l'Amérique du Sud. Sur un justaucorps fait de la peau d'un daim ou de cuir tanné, il jette en guise de manteau drapé la peau entière d'un bison; sa tête est ornée d'une peau de tête du même animal à laquelle il laisse les cornes. D'autrefois, il remplace ce sauvage ajustement par une sorte de chapeau de plumes voyantes. De grandes guêtres de cuir boutonnées sur le côté lui enveloppent les jambes et vont se compléter au pied par des chaussures nommées *mocassins*. Au reste, ce costume, lui est commun avec la plupart des peuplades indiennes qui habitent la Prairie.

Ce n'est, de plus, chez lui qu'une sorte d'ajustement d'apparat. S'il va à la guerre, au pillage, il ne gardera de tout ce costume que ces guêtres et ses bottines. Un morceau d'étoffe lui servira de pagne, et il se contentera, croyant se donner un air terrible, de s'enduire le corps d'une teinture d'un rouge vif. On voit l'ensemble singulier que produit ce costume ainsi simplifié; ce torse d'homme nu et qui paraît sanglant, hurlant de se voir accouplé avec des guêtres montantes ornées sur les côtés de frange et ayant quelques rapports avec les houzeaux de certains cavaliers espagnols. Le Comanche n'a pas cependant besoin, pour produire l'effroi sur ses ennemis, de cet ajustement. Son nom seul suffit pour répandre la terreur. La guerre est, en effet, un des moyens d'existence, et il ne la comprend qu'au point de vue du pillage. La frontière du Texas est à chaque instant l'objet de ses incursions. Le Mexique, principalement le Nouveau Mexique qui côtoie le territoire comanche, le voit souvent ravager ses villages et oser affronter même certaines de ses villes; enfin, il n'y a pas jusqu'au cœur même de la Nouvelle-Espagne où le Comanche n'ait porté ses déprédations. Ces déprédations, c'est en véritable razzias qu'il les commet.

Il passe, emportant au galop infernal de son cheval tout le butin qui peut lui tomber entre les mains. Troupeaux qu'il chasse devant lui, femmes, enfants qu'il fait prisonniers; puis, d'autre part, objets de toutes sortes qu'il rapporte pour son usage à sa tente ou à son village, l'Indien Comanche prend tout. Au Mexique, surtout, ses vols restent presque toujours impunis. Ils sont si considérables que, lorsque fut signé le dernier traité avec le Mexique, le gouvernement des *United States* avait paru s'émouvoir de la question et avait pris vis-à-vis du gouvernement mexicain l'engagement de faire rendre aux familles de nationalité mexicaine tous les prisonniers leur appartenant qui étaient esclaves chez les Indiens Comanches. On fit un recensement et on put en estimer le nombre à plus de quatre mille. Malheureusement pour les Mexicains, soit qu'ils eussent assez d'embarras de guerre, de leur côté, soit qu'ils aient trop vite oublié la clause du traité, touchant la restitution des prisonniers, les Etats-Unis n'agirent pas sur les Comanches pour leur faire rendre leurs esclaves, et les quatre mille malheureux restèrent au pouvoir des Indiens. Ceux-ci, enhardis par cette impunité dans laquelle ils ne laissèrent pas que de voir une certaine crainte de la part du gouvernement américain, loin de mettre bas les armes et de cesser leurs rapides, leur donnèrent, au contraire, un nouveau cours plus accentué. Ils en arrivèrent même à ce point d'audace, qu'il y a un certain nombre d'années, ils ne craignirent pas d'enlever le fils d'un des hommes de guerre les plus marquants de la République du Mexique, le propre gouverneur de la province de Chihuahua. Mais, telle est au

Mexique la terreur qu'inspirent les Comanches, que, quoique très brave et haut placé dans l'Etat, le malheureux père craignit l'effet que produirait dans le pays un appel aux armes contre les Comanches, et qu'il préféra faire offrir aux sauvages de leur donner une rançon qu'ils fixeraient.

Les Comanches n'ont pas toujours rencontré tant de faiblesse quand ils se sont adressés à d'autres ennemis. Bien qu'ils aient pris l'habitude de ravager les frontières de l'Etat du Texas, ils n'ont pas osé pénétrer sur ce territoire, sachant bien qu'une sérieuse résistance leur y était réservée. Les colons, en effet, les attendent de pied ferme et à tout acte de cruauté que les Comanches tentent de commettre, opposent des cruautés semblables en manière de représailles.

Il semble que l'Indien que nous venons de peindre soit, avec cette double passion de la guerre et de la chasse, un farouche et inabordable personnage, taciturne et ne rêvant sans cesse que de sang. On est étonné, chez lui, de le trouver, tout au contraire du portrait qu'en a tracé Fenimore Cooper, gai, prêt à rire et à causer. Il aime le plaisir en toutes choses, et c'est par goût comme par insouciance qu'il cherche dans ses chasses et ses pillages une existence qu'il lui coûterait d'assurer par un labeur plus lent et plus pénible.

MAYNE REID.

PIASTRE

Tous les jours, vous entendez des Canadiens-Français se servir du mot *dollar*, au lieu du mot *piastre*.

Aussi loin que l'on remonte dans nos archives, c'est à dire à deux siècles ronds, le mot *piastre* est employé pour désigner la valeur de cent vingt sous, autrement dit cent centins. Ce n'était pas la piastre turque, laquelle n'est que de cinq ou six sous, je crois, mais c'était la piastre mexicaine, espagnole si on aime mieux cette expression.

Les habitants des colonies anglaises se servaient du mot allemand, *thaler* pour désigner la même somme d'argent et ils le corrompirent bientôt en *dollar*.

Durant ces dernières années, voilà que les Canadiens-Français se sont mis à copier les Américains et oublier le mot *piastre*, qui est chez nous de tradition, qui a toujours été regardé comme français et qui ne dénonce pas un son anglais dans notre bouche. Singulière fantaisie!

On me dira que la France se sert du mot *dollar* et qu'elle ne prononce le mot *piastre* que pour désigner la monnaie turque, ou romaine, ou toscane, ou espagnole, ou mexicaine. Si la France veut en agir ainsi, c'est son affaire mais nous serions des sots de l'imiter en adoptant le mot *dollar*.

Outre qu'il est bon de ne parler qu'une langue à la fois, je ne vois pas quel plaisir on éprouve à emprunter aux étrangers des termes qui ne valent pas les nôtres.

Le mot *piastre* est aussi noble que *dollar*, et il sonne mieux dans une bouche française. D'ailleurs il est français. Une piastre peut valoir cinq sous, trente sous, cent sous, cent vingt sous, selon les pays, mais le mot *piastre* est toujours français. Il se trouve que la piastre espagnole est la même que la piastre canadienne, que la piastre mexicaine et que le *dollar* anglais, mais le *dollar* se prononce *dollar*, les Mexicains ont un mot à eux pour qualifier cette monnaie; en Toscane il y a un autre mot, en Turquie un autre encore, selon les langues parlées dans ces pays divers. Quand un Français fait mention de ces monnaies, il dit *piastre*, et non pas *douro*, etc. En tous cas si les Espagnols disent *douro* c'est parcequ'ils parlent espagnol, mais ils ne s'avisent pas de prononcer *piastre* au milieu d'une phrase espagnole.

Il n'y a que les Canadiens-Français pour panacher de la sorte leur langage. Comme nous trouverions ridicule un Anglais qui dirait: "Give me my capot. Les Canadiens disent: Donne-moi mon *coat*. Je paye cette *strap* de rasoir un *dollar*. Oh! l'horreur!

BENJAMIN SULTE.

JE PENSE A VOUS

Je pense à vous, ma jeune bien-aimée,
Quand le jour naît, quand la rose embaume
S'ouvre au matin scintillante de plurs;
Quand l'alouette ouvre son aile grise,
Vole en chantant, vole au ciel, sur la brise
Et le parfum des fleurs.

Je pense à vous quand le soleil décline,
Quand le brouillard, sur la verte colline,
Etend au soir ses humides réseaux;
Quand la forêt a de plus doux murmures,
Et que la lune, à travers ses ramures,
Argente les ruisseaux.

Je pense à vous lorsque l'éclair s'enflamme,
Et dis: "Seigneur, des orages de l'âme
Eparquez-lui la fatigue et le fiel!"
Quand le ciel bleu rayonne sur nos têtes,
Je pense à vous, mon ange, car vous êtes
Pure comme un beau ciel.

Je pense à vous aux pieds de la Madone;
En implorant la Vierge qui pardonne,
C'est votre nom que je dis à genoux;
J'espère alors que, sur ces mêmes pierres,
Pour moi, plus tard, vous aurez des prières...
J'ai tant prié pour vous!

Je pense à vous; car sans vous point de joie;
Sans vous, les jours que le Seigneur m'envoie,
Sombres ou purs passent inachevés;
Il n'est sans vous nul plaisir que j'envie;
Mon cœur n'est plus en moi-même, et ma vie
Est toute où vous vivez.

Je pense à vous, que j'aïlle, que j'arrive,
Que je regarde, en rêvant sur la rive,
Le ruisseau fuir, comme fuiront mes jours;
Je pense à vous. Que je m'endorme ou veille;
Triste ou joyeux, ô ma jeune merveille!
Je pense à vous toujours.

PROSPER BLANCHÉMIN.

LA CHARITÉ NE RAISONNE PAS

C'ÉTAIT le matin. Un corbillard de pauvre montait à pas lents la rue de Maubenge, se dirigeant vers le cimetière de Gayenne. Le convoi n'était pas nombreux, un groupe de cinq personnes, suivi d'un petit garçon, âgé d'environ sept ans. C'était tout.

L'enfant trotta péniblement et grignotait en pleurant un morceau de pain, il marchait le dernier à quelques pas du convoi.

Un brave ouvrier, ému en voyant l'isolement de ce triste cortège, ôta sa casquette et se mit au côté de l'enfant pour accompagner le corps jusqu'à sa dernière demeure.

Quand la cérémonie fut finie, il se retourna vers son compagnon.

—Qui a-t-on porté là petit, demanda-t-il avec intérêt.

—C'est maman, répondit l'enfant, lâchant son pain pour frotter avec ses deux petites mains ses yeux tout ruisselants de larmes.

—Et ton papa, reprit le bon ouvrier pour faire division à la douleur de l'enfant.

—Mais je n'en ai pas, fit le petit en baissant sa tête blonde.

—Et où vas-tu aller maintenant, demanda l'ouvrier tout attendri.

—Je n'en sais rien, répondit l'enfant avec cette naïve insouciance de son âge.

L'ouvrier baissa la tête à son tour et réfléchit un instant, paraissant avoir pris une résolution courageuse il s'empara de la main du pauvre orphelin, en grommelant tout bas.

—Ma foi, tant pis, nous allons peut-être nous chamailler un peu avec la bourgeoisie, mais qu'importe. Je sais que la pitance n'est pas toujours abondante, mais comme dit le proverbe, quand il y en a pour un, il y en a pour deux. Allons, en route, mon mioche, ajouta-t-il tout haut en s'adressant à l'enfant, et songe que nous avons à mesurer avec nos pieds un fameux ruban de chemin.

En effet, l'ouvrier demeurait rue Roubo, dans le faubourg St-Antoine, non loin de l'avenue de Montreuil.

Albert, tel est le nom du petit orphelin, suivit son protecteur. Ils marchèrent rapidement sans mot dire, mais au moment d'arriver à la rue Roubo, l'ouvrier, presque malgré lui, ralentit le pas. C'est que l'on approchait de la maison, et il redoutait la scène qui allait avoir lieu à cause du nouveau pensionnaire qu'il amenait.

Il faut convenir que le moment était bien mal choisi pour une présentation semblable, car du bas de l'escalier il entendit sa femme en discussion assez vive avec le propriétaire pour le terme d'octobre, non encore payé.

—Il ne manquait plus que ça, pensa l'ouvrier. Nous allons avoir la tempête au grand complet.

Et il monta hardiment.

Et voyant son mari, et surtout en apprenant qu'il avait trouvé un nouveau convive, la ménagère éclata en imprécations, en reproches et l'accabla de toutes les épithètes injurieuses qu'elle n'avait pas osé adresser au propriétaire.

L'enfant effrayé se mit à pleurer.

Alors, l'ouvrier, sans mot dire, prit l'enfant par la main et se dirigea vers la porte.

—Où vas-tu à cette heure, grand vaurien, lui cria sa femme dont la colère allait crescendo.

—Je vais conduire ce mioche où je l'ai trouvé, puisqu'il est de trop dans notre mansarde, et que de plus il est un sujet de discordes, il vaut mieux qu'il meure de faim dans la rue. Et il fit mine de sortir.

—Allons, reste ici, imbécile, s'écria la femme dont la mauvaise humeur avait subitement disparu. Nous aurons soin de l'enfant. Mais à condition cependant.

—Laquelle ?

—C'est que tu n'iras plus boire.

—Oh ! pour cela, je le jure, ni-ni, c'est fini.

En ce moment la porte s'ouvrit et parut le propriétaire.

—J'ai tout entendu, dit-il à ces braves gens qui s'attendaient à de nouvelles menaces de poursuites judiciaires, et ce que vous faites pour cet enfant me touche profondément. Aussi, je ne veux pas que dans votre position vous soyez seules à le secourir. Voici ma part.

Et, jetant un papier sur la table, il s'en alla avec précipitation comme pour se dérober à tout remerciement.

Ce papier, c'était la quittance du loyer.

Il nous semble que cette véridique histoire en dit plus qu'un long traité de moral.

SCIENCE POUR TOUS

LES SENSATIONS D'UN PENDU DÉCRITES PAR
LUI MÊME



Il n'a parfois mis en doute que les Anglais eussent véritablement l'habitude de se pendre pour le plaisir de passer par les émotions de ce genre d'opération.

Un article de la *Pall Mall Gazette* va mettre un terme définitif à l'incertitude qui pesait encore sur ce point physiologie nationale. On sait que le journal de Northumberland street s'est fait, de longue date, une spécialité des révélations les plus cruelles pour le caractère moral et intellectuel de la nation britannique.

On peut donc le croire sur parole quand il déclare qu'il existe à Londres un club spécial fondé pour procurer à ses membres les délices de la pendaison. Bien décidément, les Anglais ne se privent de rien.

La *Pall Mall Gazette*, ayant découvert l'existence du Club des pendus, ne pouvait pas s'en tenir à une constatation aussi sommaire. Elle s'est mise en rapports directs, selon son habitude, avec un membre du club, qui a eu justement "l'autre soir" l'avantage d'être pendu "en présence de quelques amis," et elle nous donne les impressions du sympathique clubman sous ce titre affriolant : *Ce que c'est que la pendaison, par un homme qui en a essayé*.

"Une bonne corde, épaisse et souple, avait été préparée. Cette corde fut attachée avec soin à la maîtresse poutre du plafond, et je m'assurai, en m'y suspendant par les mains, qu'elle ne casserait pas sous la secousse. Ces préliminaires accomplis, je me laissai banter les yeux et je montai sur une chaise. J'avoue que, sur le moment, j'eus la faiblesse de pâlir et de trembler. Mais je surmontai bientôt cette impression passagère, je repris ma présence d'esprit et, glissant ma tête dans le nœud coulant, je donnai le signal... Je sentis la chaise me manquer sous les pieds, puis aussitôt une violente secousse, et une douleur assez forte autour du cou, comme si ma cravate s'était resserrée subitement.

"Mais ici commence la partie la plus curieuse de l'expérience. A la première sensation pénible, que je dois même qualifier de cruelle pour être sincère, succéda presque immédiatement un état d'inconscience absolue. Il me sembla que je me trouvais transporté dans un nouveau monde, plus brillant que les créations des poètes. Je croyais nager dans une mer d'huile. La sensation était exquise et délicieuse. Tout en nageant sans le plus léger effort dans la masse liquide, j'aperçus au loin une île d'un merveilleux vert d'émeraude. J'éprouvai aussitôt le désir d'y aborder et je me dirigeai vers la rive, mais sans me presser et tout à mon aise.

"Cependant la mer changeait perpétuellement de teinte, quoique sa nature huileuse ne subit pas de modification. Tantôt elle était pareille à de l'or liquide et brillamment éclairé par le soleil ; tantôt elle devenait d'un rouge de sang, mais sans qu'il y eût rien de terrible ou de répugnant dans cette coloration. Pour mieux dire, elle passait successivement par toutes les teintes de l'arc-en-ciel ; mais le jaune et le rouge dominaient.

"J'approchais toujours de l'île. Comme j'allais y aborder, je vis surgir subitement du sol une quantité de gens bizarrement transfigurés, et dont les faces me semblaient pourtant familières.

"Enfin, j'accostai. Aussitôt un chœur splendide, composé de voix humaines et de chants d'oiseaux, éclata dans les airs. Dans mon extase, je fermai les yeux. Je me laissai déposer par le flot sur le rivage, où je restai paisible comme un enfant endormi dans son berceau, et tout au plus un peu affaibli par l'effet éternant de la mer d'huile. Enfin, je rouvris les yeux.

"Aussitôt le charme fut rompu. L'harmonie divine s'arrêta. Les figures que j'avais reconnues se tenaient toujours là, me considérant avec une curiosité ardente, et je m'aperçus que c'étaient celles des membres de notre association. J'éprouvais maintenant une douleur assez vive dans la région du cou, mais j'étais en pleine possession de mes sens. Mes amis venaient heureusement coupé la corde à temps. Je me trouvais encore faible, trop faible pour satisfaire leur curiosité. C'est seulement après quelques minutes que je pus leur conter mes impressions. Je m'efforçai de leur tracer un tableau enchanteur de ce que j'avais vu et éprouvé ; mais aucun d'eux ne se trouva d'humeur à renouveler l'expérience. Tout en déclarant ma conduite héroïque, ils refusèrent de l'imiter. J'avais l'air si spectral, disaient-ils."

Ainsi finit ce macabre récit. Et l'on se plaint que la jeunesse française n'est pas gaie ! Elle ne pousse heureusement pas encore la mélancolie jusqu'à la penaison systématique.

LES PREMIERS SOINS

EMPOISONNEMENT PAR LE PHOSPHORE

Symptômes.—Douleurs atroces dans l'estomac et dans toutes les parties touchées par le poison. Elles se propagent bientôt jusqu'aux entrailles. Rapports désagréables, nauées, vomissements exhalant l'odeur d'ail, hoquet, diarrhée parfois sanguinolente, tension du ventre, gêne de la respiration, angoisses extrêmes, soif ardente, frissons, refroidissement des extrémités inférieures, sueurs froides, crampes, efforts répétés et infructueux pour uriner, mouvements convulsifs des membres et de la face, yeux excavés, teint plombé, quelquefois délire.

En attendant le médecin.—Si l'on est prévenu au moment même où le poison vient d'être ingéré, en provoquer immédiatement l'expulsion par un grain d'émétique dissous dans un demi-verre d'eau ou à l'aide de l'eau salée, 50 grammes de sel marin dans une pinte d'eau, ou enfin en chatouillant la luette. Après l'emploi de ces moyens, ou dans le cas où le patient a déjà beaucoup vomé, on aura recours aux blancs d'œufs battus dans l'eau ou à toute autre boisson émoulliente. *Il faut bien se garder d'employer de l'huile*, qui dissout le phosphore et rend les effets encore plus désastreux.

Une dépense inutile et frivole est un vol qu'on se fait à soi-même.—DE GÉRONDO.

CONCERT DES AVEUGLES

Le 18 avril prochain, mercredi, aura lieu au Queens-Hall, le concert annuel donné par les jeunes aveugles de Nazareth. Tout parle en faveur de cette œuvre : l'humanité et la charité la recommandent également à toutes les sympathies. Comment les cœurs généreux qu'une telle infortune implore refuseraient-ils de la secourir ? Non, la ville de Montréal est trop chrétienne, trop catholique pour que cet appel reste sans écho. Elle sait depuis longtemps qu'il y a bonheur à faire le bien, et que l'Œuvre des Aveugles, cette institution de si grand mérite, compte sur la charité pour subsister et accomplir tout le bien qu'elle fait. M. Prume, notre célèbre violoniste, veut bien pour la circonstance mettre au service de l'institution ses talents si connus et si justement appréciés. Notre jeune cantatrice aveugle, Mlle Tessier, apportera aussi le concours de sa voix sympathique, et M. Baker, flûtiste aveugle, que le public a déjà eu l'occasion d'admirer, voudra bien encore se faire entendre. Grâce à ce concours dévoué, le concert des jeunes Aveugles nous promet les heures les plus agréables. Une fanfare nouvellement organisée à l'institution, est déjà en état d'exécuter de jolis morceaux. A nous d'encourager les progrès d'une si belle œuvre, et de répondre à la charité qui nous convie, par la voix de l'Aveugle.

On pourra se procurer des billets à l'institution des Aveugles, rue Sainte-Catherine, No 2009 ; chez M. Nordheimer, rue Notre-Dame, No 1833, et chez M. Pratte, rue Notre-Dame, No 1676, où le plan du Queen's-Hall est exposé pour le choix des sièges réservés.

CHOSSES ET AUTRES

—A Cambridge, Angleterre, on vend le beurre à la verge ; avec une livre de beurre on fait un rouleau d'une verge de longueur qu'on vend ensuite par sections.

—On écrit de Pékin que bien que le mariage de l'empereur de Chine, avec la fille du duc de Chao, ne doit être célébré qu'en 1889, on commence dès à présent les préparatifs. Le futur a déjà choisi les cadeaux qu'il doit envoyer à sa fiancée : dix casques et cuirasses dorés (singulier cadeau pour une jeune fille), cent coupons des meilleures étoffes de soie et de coton, de 100 cents onces d'or, dix mille taëls d'argent, 20 chevaux avec autant de selles. De leur côté, les parents de l'épousée recevront de nombreux et riches présents. Le jour de la cérémonie, la mariée portera une robe sur laquelle seront brodés en or le mots *Won fu* (bonheur éternel) et *Wan-shon* (vie éternelle).

—Une histoire étrange nous arrive de Burlington, Me. Madame Esther Potter vient de mourir de la consommation, après une longue maladie. La chose la plus dure qu'elle éprouvait à mourir était de quitter derrière elle son plus jeune enfant, âgé de 17 mois et souvent elle suppliait Dieu de permettre qu'il vint partir avec elle. A 11 heures de l'avant-midi, sentant que sa dernière heure approchait, elle appela ses amis autour de son chevet, leur fit ses adieux, embrassa ses enfants un par un, mais quand elle prit dans ses bras son dernier né elle le serra contre son sein et elle pria pour qu'il vint l'accompagner dans l'autre monde. L'enfant qui, une heure auparavant, était plein de santé, aussitôt après avoir reçu le baiser de sa mère mourante, ferma les yeux, et cinq minutes après il était mort. La mère expira vers sept heures du soir.

—Extrait d'une lettre qu'une dame du duché de Posen vient d'écrire à une amie de Paris : "Il y a quelques jours, un paysan posnanien vint se présenter au curé de la paroisse Wrabler, aux environs de la ville de Posen, en offrant dix marcs pour que l'on fit dire une messe pour sa mère, morte il y a quinze ans environ. Le curé, fortement étonné, der anda au paysan la cause de sa démarche. "J'ai découvert," répondit-il, que ma mère fut une sainte, et je viens vous raconter ses prédictions. Il y a de cela quinze ans, quand on commença à persécuter notre sainte religion et notre belle langue polonaise avec acharnement, ma mère qui était à son lit de mort me dit : souviens-toi bien que Dieu est juste et punit en ce bas monde les coupables, et tu verras que le vieux Guillaume, qui veut ôter la langue de nos pères, sera châtié dans la personne de son fils. Ce sera sa propre langue qui aura une maladie, et il en mourra, sans qu'aucun des princes de la science puisse le sauver. Oui, mon fils, communique ce que je te dis à un homme qui sache écrire sur le poêle de notre chaumière, afin que mes petits-enfants puissent dire que la grand-mère avait raison."

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 362. — ENIGME

Ainsi qu'un long serpent je traîne
Mon corps à replis tortueux ;
Je suis si peu respectueux
Que j'enlace même une reine ;
Le jour je me tiens dans mes trous
Et la nuit je les quitte tous.

No 363. — CHARADE

Retranchez mon Premier, composé d'une lettre,
Aussitôt, cher lecteur, vous verrez apparaître
Ce qu'un mauvais élève aborde rarement
Sans éprouver mon Tout. Devinez, à présent.

SOLUTIONS :

No 358.—Le mot est : De-vis.
No 359.—Le titre de la fable est : " Le rat et l'huile."

No 360.—Le mot est : L'œil.
No 361.—Les mots sont : Artistes, Traités, Attiser.

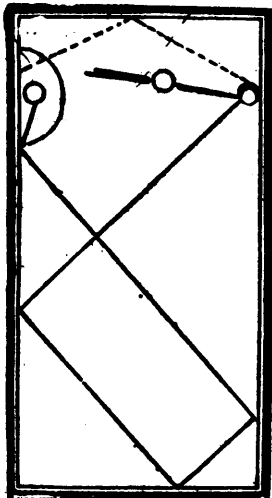
ONT DEVINÉ :

Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; F. X. C., L'Islet ; Mlle Marceline Julien, Ottawa ; Almanzor LaCasse, Québec ; R. Monty, A. Raymond, L. J. A. Le Valois, G. Lesage, J. Routhier, L. Fontaine, J. A. Ouhmet, Jr., Ls. D. Cartouche, Dame Aldéric Viau, J. A. Bernier, Jean Keraloc, Montréal ; Sphinx, Valleyfield ; R. Roy, Ottawa ; Mlle Eglantine Laverdure, Saint-Henri ; G. A. Lavoie, Mlle Alice Boily, Mlle Philomène M., Mlle Louise M., Michel Collin, Québec ; Mlle Albertine Cinq-Mars, Sainte-Cunégonde ; Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; Florian Robillard, Beauharnois ; Gaspard Proulx, Trois-Rivières ; Jules Hone, Jacques Strop, Montréal. A. Dépocas, Valleyfield ; Mme J. B. E. Bédard, Ottawa.

LE JEU DE BILLARD

COUP D'ÉTUDE

Coup dur. — Rappel par quatre bandes



Quand on veut sacrifier un carambolage facile et qu'on se sent déjà de force à tenter les coups de haute exécution qui sont susceptibles de donner la série, le jeu de billard a des aspects nouveaux, un attrait que bien des amateurs sont loin de soupçonner.

Voici une position dans laquelle le carambolage serait relativement facile, en prenant fin sur la rouge pour revenir par le secours de la petite bande sur la bille adverse. On pourrait encore sans trop d'âlé jouer plein sur la rouge pour caramboler par le coup dur de bille à bille. Ces deux façons de jouer sont moins belles et moins correctes que celle que nous allons indiquer.

Prenez votre bille très bas et visez la rouge aux trois quarts à droite. Vivement repoussée par le coup dur, parce que la rouge collée à la bande n'a plus d'élasticité, votre bille traverse le billard en biais, touche une, deux et trois bandes avant de revenir caramboler. La rouge se détache et vient rejoindre les deux blanches dans le demi-cercle tracé.

AUX SOURDS

Une personne guérie d'une surdité constante de vingt-trois ans par l'emploi d'un remède très simple. On enverra la description GRATUITE en français à quiconque en fera la demande. S'adresser : NICHOLSON, 177, Macdougall street, New-York.

VENTE, ACHAT, ECHANGE de Timbres-Poste pour Collections. Toujours en main un assortiment de 3,000 variétés à des prix réduits. Agents demandés pour la vente des célèbres paquets le "Globe."

ANT. R. VALLÉE,
406, rue Laguchetière, Montréal.

Grande Vente à Bon Marché

A LA NOUVELLE MAISON

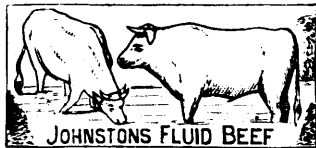
DUPUIS & LABELLE

Venant d'arriver un lot considérable de Broderies, Insertions, Dentelles, Cotons Jaunes, Cotons Blancs, Cotons Carreautés, grand choix d'Indiennes dans les bonnes qualités et les patrons les plus distingués, le tout pour être vendu à prix réduits et à UN SEUL PRIX, chez

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

19554



UN ARTICLE DE MENAGE

Chaque ménagère devrait constamment tenir à sa main une quantité de

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Ceux-là seulement qui en ont fait l'essai savent quelle sauce fortifiante il produit et enrichit une soupe.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

AVIS IMPORTANT

Afin d'écouler notre présent stock, qui est encore très considérable, et afin de faire place aux nouvelles marchandises du printemps, nous avons réduit nos prix de

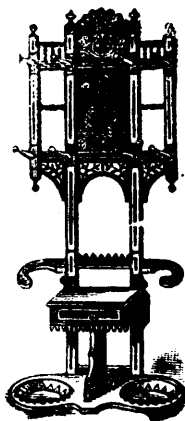
10 POUR CENT

Nous donnons de plus un escompte spécial pour le comptant proportionné à l'importance de la commande. Tous nos meubles sont de première classe.

WM. KING & CIE.,

NO 652, RUE CRAIG

N. B.—Toutes commandes gardées en magasin jusqu'au premier mai gratis.



Établie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRÉSOLLES-10

BATISSES DES SOURDS) MONTREAL

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AMÉLIORATION !

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous avons ouvert un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LÉON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRÈRE.

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

MAGASIN PITTORESQUE Parassant
chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard
Charton. Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins,
Paris, 10 France. Abonnements pour 1896
Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union
postale, 13 fr.

GANTS DE KID DENT'S 2 BOUTONS 75c la paire

BRETELLES HYGIENIQUES VRAIS GRUYOT 25c la paire

CHEZ DE LORIMIER

1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église
Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 21 MARS PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

LES CENTAINES DE PERSONNES

Qui se servent de notre célèbre

Eau minérale de Saint-Léon

Confirmation, avec plaisir, le témoignage
suivant :

M. A. Poulin, gérant de la Compagnie d'Eau
Minérale de St-Léon,

Monsieur.—C'est avec le plus grand plaisir que j'affirme que votre eau minérale de St-Léon m'a complètement guérie des rhumatismes, des maux de têtes et des indigestions dont je souffrais depuis nombre d'années, cure qu'aucune médecine n'avait pu faire. Vous pouvez publier ce certificat si vous le jugez à propos.

Votre dévouée,
MADAME LÉGER,
Rue Dorchester, Montréal.

N. B.—La véritable Eau Minérale de St-Léon est vendue, en gros et en détail, par la Cie. d'Eau de St-Léon, 54, square Victoria, et par les agents autorisés, à 25 cents le gallon

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY H. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 80 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 S

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 17 mars 1888

PAULINE

PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

POURQUOI pas?... moyennant salaire, bien entendu... oui... oui, je crois qu'il le fera tout de même...

—Où demeure Jean-François?

—A dix minutes d'ici, à droite sur le bord de l'eau, une maison isolée, couverte en paille, ça n'est pas difficile à trouver... d'ailleurs tout le monde vous indiquera.

—Je vais m'entendre avec ce brave homme... dit l'un des jeunes gens en quittant le Cabaret-Rouge.

Les deux paysans attablés avaient prêté l'oreille tandis que ces répliques se croisaient, puis, sans prononcer une parole, ils s'étaient regardés en échangeant un hochement de tête significatif.

Après une absence d'à peu près une demi-heure, le Parisien reparut. Il avait l'air fort déconcerté.

—Eh! bien? lui demandèrent ses deux compagnons.

—Eh bien! répliqua-t-il, pas moyen.

—Jean-François refuse de nous conduire? s'écria le blessé.

—Il refuse positivement. Je suis allé jusqu'à lui offrir deux écus pour sa course, sans rien obtenir...

—Mais enfin, quelle raison donne-t-il?

—Il prétend qu'il a peur.

—De quoi?

—D'être arrêté en route et maltraité par des voleurs. Il paraît qu'on n'ose plus sortir, ici, dès que la nuit devient un peu noire... du moins c'est Jean-François qui l'affirme...

—En vérité, dit brusquement un des Parisiens, ce brave homme est fou! fou à lier!...

—Eh! eh! pas déjà tant, mes jeunes messieurs, répondit une voix enrouée partant du fond de la salle basse.

Cette voix appartenait à l'un des paysans attablés, qui se leva et qui poursuivit:

—Pas déjà tant, que je vous dis!... Jean-François a grandement raison; à sa place je n'en ferais ni plus ni moins que lui, et quand bien même vous me proposeriez de me mettre en poche un louis d'or, je ne voudrais pas me trouver la nuit sur les routes.

—Toujours par crainte des voleurs?...

—Dame, oui.

—Ah! ça, vous croyez donc sérieusement, mon brave, que les bandes de Cartouche et de Mandrin sont ressuscitées?

—Nenni, da! nenni, da! mon jeune monsieur; je ne crois point cela du tout, car au su et au vu d'un chacun, Cartouche et Mandrin ont été roués vifs en place de Grève, voici déjà du temps, répliqua le paysan, et les scélérats le méritaient bien; mais je tiens pour très certain et parfaitement sûr

qu'il y a dans le pays, présentement, une bande tout aussi pire que celles de Mandrin et de Cartouche.

Les trois Parisiens se mirent à rire.

—Une bande, s'écrièrent-ils, allons donc!...

L'un d'eux se tourna vers Sauvageon, qui prêtait l'oreille et ne disait mot, et il lui demanda:

—Vous paraissez être un homme de bons sens, mon hôte, dites-nous donc s'il y a quelque chose de vrai dans ce joli conte à dormir debout?...

Sauvageon se gratta l'oreille, parut notablement embarrassé et ne souffla mot.

—Pourquoi diable ne répondez-vous point? reprit son interlocuteur, est-ce que vous ne m'avez pas entendu?...

—Oh! que si, monsieur, que si! grâce à Dieu, je ne suis pas sourd.

—Dans ce cas, voyons. Y a-t-il des voleurs? y a-t-il une bande dans les environs, oui ou non?...

—Des voleurs, murmura Sauvageon dont l'embarras redoublait, quelques petits voleurs, il y a apparence, je n'oserais soutenir le contraire, de crainte de vous induire en erreur, quant à une bande, je ne le crois guère.

—Le bonhomme Caillebotte ne vous dira rien, messieurs, reprit le paysan qui avait parlé le premier, il a peur de faire du tort à son cabaret et

—Je parle des malheurs les plus conséquents' causés par des mauvaises gens qui n'ont ni la crainte de Dieu, ni celle des gens du roi. Les routes et les campagnes ne sont plus sûres, tant s'en faut! On pille les maisons isolées. On arrête les voyageurs sur les chemins. On dévalise en rivière les bateaux marchands. Bref, comme vous le disiez tout à l'heure, on croirait que Cartouche et Mandrin sont ressuscités, et qu'ils ont choisi les bords de la Seine, et la Seine elle-même, pour y consommer leurs œuvres diaboliques! Demandez au compère Caillebotte si tout ce que je vous dis n'est pas vrai. Malgré sa bonne envie qu'on ne sache rien, je le mets au défi de nier.

Le cabaretier, ainsi mis en demeure, leva ses bras vers le ciel et les laissa retomber d'un air de profond découragement.

—On exagère bien un peu, murmura-t-il; mais le fait est qu'il se passe bien des choses qui ne sont point rassurantes.

—Ah! ça mais, reprit le Parisien en s'adressant au paysan, ce que vous racontez là serait de nature à faire admettre l'existence d'une bande organisée et nombreuse.

—La bande existe, mon jeune monsieur, gardez-vous d'en douter. La preuve, c'est qu'on a vu des pillages commis, la même nuit, à la même

heure, dans des endroits éloignés l'un de l'autre de plus de deux ou trois lieues.

—Mais cette bande, où se cache-t-elle?

—Personne n'en sait rien. Aussitôt que le jour arrive, les brigands disparaissent comme des fantômes, sans laisser derrière eux le moindre indice qui puisse mettre sur leurs traces.

—On n'a donc opéré jusqu'à présent aucune arrestation?

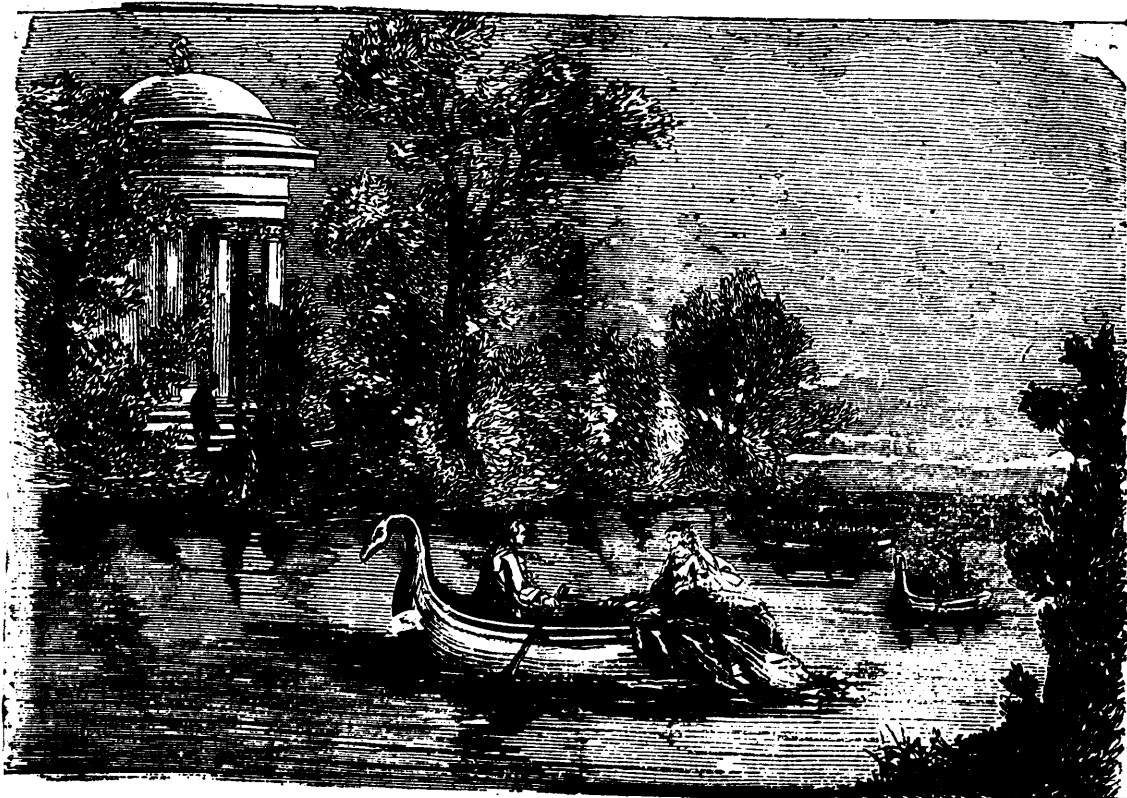
—Aucune. On n'a même pas réussi à mettre la main sur un seul individu suspect.

—Et la maréchaussée, que fait-elle?

—Elle se donne à tous les diables! Les simples soldats redoublent d'activité; ils sont nuit et jour à cheval, par voies et par

chemins. Ils battent le pays dans tous les sens; mais c'est comme une fatalité, il suffit qu'ils se trouvent à droite pour que les brigands se trouvent à gauche, et ainsi de suite. Le brigadier en deviendra fou, très certainement, et le lieutenant prend la chose si fort à cœur, que lui, qui était gros et gras, ressemble maintenant à un homme qui relève de maladie.

Ces renseignements établissaient d'une manière absolue l'impossibilité de trouver une voiture pour retourner le même soir à Paris. On ne lutte pas contre une terreur aussi bien fondée que celle qui régnait dans tous les esprits à Bougival et aux environs. Les trois jeunes gens firent contre mauvaise fortune bon cœur; ils prirent leur parti, et Sauvageon, ne pouvant leur fournir des lits complets, descendit pour eux dans la salle du rez-de-chaussée trois paillasses dont ils s'accrochèrent de leur mieux. Abandonnons ces comparses de notre récit; voyons ce qui se passait réellement; allons au fond des choses; pénétrons enfin un mystère impénétrable en apparence, et, plus heureux que les cavaliers de la maréchaussée, déchiffrons une énigme dont nos lecteurs ont en grande partie déjà deviné le mot. Nous allons éclairer pour eux ce qu'ils ne sauraient entièrement comprendre sans nous. Les mystérieux bandits, terreur de la



Joël Macquart fabriqua des canots et des chaloupes pour la location.—(Voir Page 86, col 2.)

d'épouvanter les pratiques en montrant les choses comme elles sont, mais il en sait aussi long que nous.

—Eh! bien, mon brave, l'un dit des Parisiens, puisque vous en savez si long et que vous n'avez pas d'intérêts à compromettre, ayez la complaisance de nous mettre au fait.

—On ne connaît donc rien à Paris, de ce qui se passe? demanda le paysan.

—Rien absolument... nous, du moins.

—Voyez-vous ça! et dire cependant qu'on prétend qu'à la ville les bourgeois sont tous des savants!... A quoi que ça sert d'être savant, je vous le demande, si on ne sait point les choses?

—Au fait! mon brave homme, allez au fait, pour l'amour de Dieu!

—M'y voici.

XX

—Faut vous dire, mes jeunes messieurs, commença le paysan, que le pays tout entier est sans dessus dessous et pour cause. Voici bientôt quinze mois que presque chaque nuit, depuis Asnières et Chatou jusque du côté de Meulan, il arrive des malheurs.

—De quels malheurs parlez-vous? demanda l'un des Parisiens.

contée, ou plutôt les *Pirates de la Seine*, car ce nom devait surtout leur convenir, existaient ailleurs que dans l'imagination effarée des paysans riverains. Le baron de Lascars, sous le pseudonyme de Joël Macquart, était le chef et l'âme d'une poignée de misérables aptes à toutes les infamies, habitués à tous les crimes, dignes soldats enfin d'un tel capitaine. Le Moulin-Rouge servait de lieu d'asile à cette nichée d'oiseaux de proie. Afin de ne rien laisser dans l'ombre et d'expliquer de quelle manière et dans quel but Roland avait constitué sa bande, il nous faut jeter rapidement un coup d'œil rétrospectif sur les faits accomplis depuis la nuit où le vicomte de Cavaroc était tombé, dans une rue déserte d'Aix-la-Chapelle, sous les balles des Capellen et où le baron de Lascars, traqué par la police, avait pris le nom, la bourse et le passeport du gentilhomme assassiné, se constituant ainsi pour l'avenir une individualité nouvelle. Riche de cent ou de cent cinquante louis, n'ayant aucune crainte d'être reconnu et démasqué, et bien décidé, d'ailleurs, à payer d'audace en cas de besoin, Lascars parcourut l'Allemagne pendant quelques mois, fréquentant surtout les villes où le dieu du jeu avait des autels, vivant au jour le jour, tantôt bien, tantôt mal, selon qu'il avait été favorisé ou maltraité par les caprices de la rouge et de la noire. Les hasards de cette existence aventureuse, plus souvent misérable que brillante, le conduisirent à Anvers. Dans cette dernière ville, trahi par le roi de cœur et la dame de pique et se trouvant sans aucune ressource, il eut recours à une escroquerie fort habilement conçue et adroitement exécutée pour se procurer l'argent qui lui manquait. Malgré le talent hors ligne dont il fit preuve en cette occurrence, il échoua au moment où il se croyait certain de toucher au but. La police anversoise mit la main sur lui; les juges, ignorant ses antécédents, usèrent d'indulgence à son égard et ne le condamnèrent qu'à trois mois de prison. Sous les verrous de la geôle, le faux Cavaroc se lia d'une étroite amitié avec un malfaiteur hollandais appelé Joël Macquart, qui, reconnaissant chez le prisonnier français une brillante intelligence et une résolution à toute épreuve, lui proposa de l'embarquer dans la troupe puissante et prospère des *Ecumeurs de l'Escaut*, association de hardis pirates exerçant leurs déprédations sur le fleuve où d'innombrables navires apportent chaque jour les richesses du monde entier. Lascars accepta avec empressement. Joël Macquart se trouva libre en même temps que lui; il tint sa promesse, et, profitant de son influence sur les chefs de la bande, il fit recevoir le Français par les affiliés.

Lascars étudia avec un prodigieux intérêt les mœurs, les habitudes, les moyens d'action, les ruses merveilleusement ourdies de ces bandes aquatiques dont les déprédations enlevaient chaque année au commerce maritime une somme équivalant à plusieurs millions. Aussitôt qu'il se trouva parfaitement au fait du mécanisme qui faisait mouvoir cette armée de malfaiteurs forte de près de deux mille soldats, il résolut de la quitter et de rentrer en France, non qu'il ne fût satisfait des bénéfices assez importants représentés par ses parts de prise : mais une nature comme la sienne ne pouvait s'accommoder de l'obéissance; il fallait à son ambition le commandement suprême, et il n'avait aucune chance de l'obtenir jamais sur l'Escaut. Son projet, chaudement caressé, était d'organiser aux environs de Paris la Piraterie de la Seine et de se mettre à la tête de ses rivaux les *écumeurs* d'Anvers. En conséquence, et pour se déguiser d'une façon complète, il laissa pousser sa barbe, ce qui devait suffire, en France, à cette époque, pour lui donner l'air d'un étranger; il se fit fabriquer un faux passeport au nom de Joël Macquart, sujet hollandais, il embaucha un de ses compagnons de piraterie, très habile constructeur de canots et de chaloupes, il traversa la Belgique avec ce dernier, et tous deux passèrent sans encombre la frontière. Lascars possédait une somme de quelques mil livres, destinée pour lui aux frais d'installation de son entreprise. Cette somme lui fut volée dans une hôtellerie borgne où il était descendu en arrivant à Paris; on enleva jusqu'à ses vêtements et le voleur, resté inconnu, ne lui laissa en échange que l'immonde défroque sous laquelle nous l'avons vu se présenter au Cabaret-

Rouge. Lascars n'était point en position de porter plainte, et d'ailleurs il savait mieux que personne qu'une plainte fait parfois punir le voleur, mais n'amène que bien rarement la restitution de l'argent dérobé. Il eut un moment de désespoir et de découragement, puis il prit son parti en brave et compta sur sa bonne étoile. L'idée d'établir au Moulin-Rouge le quartier général de la piraterie lui vint à l'esprit, et il accueillit cette idée comme une inspiration lumineuse. Dès le lendemain, laissant à Paris son compagnon, il se dirigea vers Bougival, afin de se rendre compte, *de visu*, des premières dispositions à prendre. Sa joie fut vive, on doit le comprendre, et il lui sembla qu'un rayon de son étoile éclairait le ciel devant lui, lorsque, dans le nouveau maître du Cabaret-Rouge, il reconnut son ancien valet Sauvageon, l'homme qui lui devait tout, l'homme dont il connaissait le passé et qui ferait sans aucun doute profession à son endroit d'un entier dévouement, par reconnaissance d'abord, par intimidation ensuite, si l'intimidation devenait nécessaire. En sa qualité de propriétaire, de personnage établi, de commerçant payant patente, Sauvageon, on plutôt Caillebotte, devenait précieux pour Joël Macquart inconnu de tous dans le pays; il lui servait en quelque sorte de caution morale; il empêchait les investigations dangereuses de la curiosité de faire incursion dans le passé du nouveau venu. Lascars envisagea d'un seul coup d'œil ces heureux et probables résultats et bénit le hasard qui le servait si bien. Nous savons déjà comment il s'y prit pour initier Sauvageon à tous ses projets et pour lui proposer une association que le maître du Cabaret-Rouge accepta... sans aucun enthousiasme, mais enfin qu'il accepta. Il nous reste maintenant à dire ce que Lascars fit du Moulin-Rouge.

XXI

Le baron s'était toujours dit que, pour éviter de devenir promptement et justement suspect, il fallait donner un prétexte plausible à l'agglomération d'homme résolu qu'il se préposait d'avoir sous ses ordres. Le meilleur de tous les prétextes était assurément l'installation au Moulin-Rouge d'un vaste chantier pour la construction des barques de pêche et des canots de promenade. On ne soupçonne point un entrepreneur occupant de nombreux ouvriers et se livrant à une industrie florissante. La police elle-même, bien loin de se défier de lui, le prendrait au besoin pour auxiliaire contre les dangereux ennemis qu'elle combat. Lascars, nous le savons, avait amené d'Anvers l'homme qui devait être la clef de voûte de son entreprise, l'habile constructeur enlevé à l'association des *Ecumeurs de l'Escaut*. Il conduisit au Moulin-Rouge cet utile compagnon, puis il parcourut pendant plusieurs jours les rives de la Seine, en remontant du côté de Paris, et en faisant des haltes fréquentes dans ces cabarets borgnes où le vin bleu et l'eau-de-vie frelatée trouvaient de fervents appréciateurs. Il y rencontra bon nombre de chenevans employés dans les chantiers de constructeurs d'Asnières, de Chatou, d'Argenteuil, et auraient été de bons ouvriers sans la faiblesse avec laquelle ils cédaient aux entraînements de la fainéantise et de l'ivrognerie. Il choisit les plus intelligents de ces vauriens, ceux qui gardaient sous les cendres de la débauche une étincelle d'énergie susceptible d'être ranimée tant bien que mal. Il but avec eux, il profita des épanchements de l'ivresse naissante pour les confesser à leur insu. Il s'assura qu'ils n'avaient ni moralité ni scrupules d'aucune sorte, et enfin il les embaucha en leur promettant de les faire travailler fort peu, de les payer beaucoup et de les abreuver largement. Il parvint à réunir ainsi un noyau d'une dizaine d'ouvriers, sinon bien sérieux, du moins vraisemblables, et capables de faire à eux dix autant de besogne que quatre hommes de bonne volonté. Nous savons déjà que le travail assidu et productif n'était en aucune façon le but réel de l'entreprise, et d'ailleurs personne ne devait venir contrôler les opérations du nouveau chantier et constater si les résultats de la production étaient proportionnés au nombre des travailleurs. Pourvu que Joël Macquart fabriqua des canots et des chaloupes en assez grand nombre pour satisfaire aux demandes

d'achat et de location, cela devait amplement suffire à dérouter toute curiosité dangereuse et à couvrir d'un voile impénétrable les véritables opérations de la bande. Une fois son noyau trouvé, Lascars n'interrompit point ses recherches mais cette fois il les poursuivit à Paris, dans les bas-fonds de la grande ville, où il se mit en devoir de recruter des *hommes d'action* proprement dits. Il se proposait de ne point dépasser le nombre de dix pour ces soldats du crime. Avons-nous besoin de dire qu'il atteignit facilement ce chiffre? Paris est fertile en contrastes. Aujourd'hui comme alors le vice s'y rencontre à chaque pas auprès de l'honnêteté sans tache, et l'infamie coudoie la vertu... Parmi les coquins d'élite attachés à sa fortune par le baron de Lascars, quatre sont déjà connus de nos lecteurs comme ayant fait partie de la bande des *Lapins* auxquels ils ont vu jouer un si terrible rôle dans la nuit du 29 mai 1770. Ces ex-Lapins s'appelaient *Liseron*, *Patte-Poule*, *Casque-à-Mèche* et *Landrinet*, *Huber*, le chef des *Lapins*, n'existait plus depuis trois ans. Une bohémienne interrogée par lui jadis, avait prédit à ce misérable qu'il finirait ses jours dans une position élevée. Huber croyait fort et ferme à l'accomplissement futur de cette prédiction, dont il tirait grande vanité, et qui se réalisa en effet, mais tout autrement que ne se l'imaginait le bandit. Pris en flagrant délit par la police dans une circonstance délicate, il fut jugé, condamné à mort et suspendu par le cou à une potence très haute, ce qui lui permit de dominer la foule avant de rendre le dernier soupir, ainsi que la prophétie le lui avait promis autrefois. Huber était l'âme de sa troupe. Lui mort, elle se débanda, et chacun des *Lapins* tira de son côté, oubliant ce grand principe de toute société qui repose sur des bases solides : *L'union fait la force*. Une fois dispersés dans Paris, les *Lapins* cessèrent d'être redoutables ou du moins devinrent faciles à détruire. Ils succombèrent presque tous en peu de temps et disparurent l'un après l'autre, ceux-ci pendus, ceux-là envoyés à Brest ou à Toulon, ou bien embarqués pour les colonies. Les quatre que nous avons cités plus haut survivaient à peu près seuls lorsque Lascars les rencontra, et, sachant de quoi ils étaient capables, puisqu'ils les avaient vus à l'œuvre, s'empressa de les embaucher. Ce ne fut pas une petite affaire que l'appropriation du Moulin-Rouge à sa destination nouvelle. Il fallut pour ainsi dire le convertir en caserne, et restaurer du haut en bas les vastes salles, ouvertes à tous les vents, destinées à servir de dortoirs ou plutôt de *chambrées* aux *Pirates de la Seine*. Il fallut en outre se procurer immédiatement les moyens de coucher et de nourrir vingt-deux personnes, car tel était le nombre des hommes, y compris Lascars et le constructeur hollandais. Tout cela coûta très cher. Or, nous savons que le baron, dépouillé de quelques milliers de livres qu'il apportait d'Anvers, ne possédait pas une obole. Comment s'y prit-il donc pour subvenir à des dépenses de première nécessité, et qui ne pouvaient point se remettre? Ce fut la chose du monde la plus simple; il eut recours à Sauvageon, et, malgré la promesse formelle faite à ce dernier de ne le point mettre dans le cas d'exposer la moindre partie de sa fortune, il lui fit comprendre qu'il ne pouvait se dispenser de fournir des fonds, lesquels lui seraient restitués religieusement avec de forts intérêts aussitôt que la bande commencerait ses opérations et que ces opérations donneraient des résultats pécuniaires. Sauvageon déplora son malheureux sort et maudit *in petto* avec une extrême amertume le retour de Lascars, mais il n'osa refuser d'obtempérer à une demande qui ressemblait très fort à un ordre. Il donna donc ses économies, en versant cent fois plus de larmes qu'elles ne renfermaient de louis d'or.

— Hélas! hélas! .. murmurait-il, toi qui m'es si cher, mon pauvre argent, voilà que tu t'en vas! Hélas! hélas!... te reverrai-je jamais? Tu pars, et mon cœur t'accompagne...

Sauvageon, d'ailleurs, avait tort de se désoler. Deux mois après l'installation de la troupe au Moulin-Rouge, le pillage d'une riche maison de campagne, voisine de Chatou, inaugura la guerre déclarée par les *Pirates de la Seine* à la société, et mit une somme considérable entre les mains de Joël Macquart. Une partie de cette somme servit à rembourser le maître du Cabaret-Rouge,

qui vit revenir son argent chéri accompagné d'une prime satisfaisante. A partir du jour et de l'heure de cette restitution, Sauvageon appartenait de cœur et d'âme à son ancien maître, et fit profession à son égard d'un dévouement qui ne devait pas se démentir. Sa position de propriétaire d'un cabaret bien achalandé lui permit de rendre à l'association de nombreux et importants services. Il attira chez lui, plus que jamais, par un redoublement d'égards, de politesse et de petits verres de liqueurs fines, les cavaliers de la maréchaussée; il capta leur confiance de la manière la plus absolue, et sous le prétexte d'une curiosité bien naturelle, il se fit mettre au courant par eux, chaque jour, de la direction que la force publique comptait prendre la nuit suivante, en poursuivant les mystérieux et insaisissables bandits. Munis de ces précieux renseignements, que Caillebotte s'empressait de transmettre à Joël Macquart, les Pirates de la Seine suivaient une direction tout opposée et évitaient avec certitude les mauvaises chances d'une rencontre. A son double métier de constructeur de canots et de chef de bande, Roland de Lascars réunissait une troisième industrie, fort humble en apparence, mais qui cependant ne laissait pas d'être lucrative et de lui procurer de beaux bénéfices. On sait que, de tous temps, le fleuve qui roule à travers Paris ses eaux calmes a servi de domaine et de lieu d'asile à une étrange et dangereuse population d'êtres malfaisants, de rongeurs affamés, que le peuple, dans son langage pittoresque, appelle et appelle encore les *Rats de Seine*. Ce titre générique de *Rats de Seine* désigne les petits bandits aquatiques, les fraudeurs de droits, les contrebandiers, les *ravageurs*, les *pilleurs d'épaves*, et tous ces gens enfin qui vivent de vols commis sur les bateaux chargés de bois, de pièces de vin, de lingots de cuivre et de feuilles de plomb. Lascars avait monopolisé le recel à l'endroit de ces innombrables gibiers de potence. Il achetait en bloc les produits de leurs déprédations qu'il emmagasinait dans les caves du Moulin-Rouge, puis lorsqu'un certain temps s'était écoulé, il chargeait de ces dépouilles une barque d'honnête apparence et la dirigeait vers Paris, où s'écoulaient avec un bénéfice de trois cents pour cent, les marchandises dérobées. En avant du Moulin-Rouge, nous le savons, s'étendait sur la rivière une large estacade dont les pilotis chancelants rongés à demi par les mousses vertes, élevaient au-dessus de l'eau leurs têtes sombres. Pendant les premières semaines de son installation, Lascars avait employé chaque nuit les pirates à un grand travail dont l'achèvement le remplissait d'une joie vive et d'un légitime orgueil. Une sorte de havre invisible, suffisamment large et profond de plusieurs pieds, fut pratiqué sous l'étage inférieur du moulin. Grâce à un mécanisme simple et ingénieux, un certain nombre de pilotis de l'estacade se déplaçaient à l'aide d'une pression légère et laissaient libre un passage suffisant pour amener une chaloupe de forte taille dans le havre dont nous venons de parler. Lascars se proposait de faire de ce havre l'entrepôt de la piraterie, et d'y cacher à tous les regards les canots d'expédition qu'il allait faire construire, et qui devaient être des bateaux plats, peints en noir de manière à glisser inaperçus dans les ténèbres, et assez grands pour contenir une quinzaine d'hommes. Ces travaux préliminaires conduits à bonne fin, les expéditions avaient commencé et s'étaient succédés presque sans relâche. Ainsi que nous avons entendu le paysan de Bougival attablé dans la salle basse du Cabaret-Rouge le dire au jeune Parisien qui cherchait vainement une voiture pour ses compagnons et pour lui-même, chaque jour la terreur grandissait sur les rives de la Seine, car chaque nuit la bande des invisibles commettait quelque nouveau crime. On n'entendait parler dans le pays que de châteaux attaqués à main armée et dévalisés depuis les caves jusqu'aux greniers; il n'était bruit que de fermes pillées, et de tortures infligées par des bandits masqués et étrangement vêtus, pour forcer de malheureux paysans à découvrir l'endroit où ils avaient caché leur argent.

XXII

Ainsi que nous l'avons dit précédemment à nos lecteurs, le mois de septembre commençait. Nous

les prions donc de vouloir bien nous accompagner au Moulin-Rouge, au moment où dix heures venaient de sonner au clocher de Bougival. La température était tiède, le ciel était pur et la lune, dans son plein, surgissait à l'horizon et répandait sur les eaux paisibles et sur les grands saules de la rive, des flots de clarté bleuâtre qui donnaient aux objets une apparence quasi fantastique. La masse sombre et pittoresque du vieux moulin, encore ensevelie dans l'obscurité, formait un contraste frappant avec ses alentours éclairés vivement. Les nuits de pleine lune, lorsque de gros nuages ne venaient point obscurcir le firmament, étaient des nuits de repos pour les Pirates de la Seine. Lascars, excellent capitaine de bandits, n'aurait pour rien au monde exposé ses hommes au péril, certain d'être dépités et suivis, après une expédition heureusement accomplie. Il lui fallait, pour battre en retraite en emportant avec lui son butin, il lui fallait, disons-nous, ces ténèbres profondes au sein desquelles tout disparaît, tout se confond, tout s'efface, sous un voile impénétrable. Quelques-uns des Pirates avaient regagné les lits, ou plutôt les hamacs disposés pour eux le long des murailles de la grande salle du moulin; d'autres, étendus au dehors sur la berge gazonnée, dans les attitudes nonchalantes de véritables lazaronis napolitains, fumaient en comptant les étoiles, causaient entre eux à voix basse, ou fredonnaient quelques refrains de ponts-neufs et de chansons populaires. Lascars, assis sur un point plus élevé, fixait ses regards vers l'autre rive de la Seine, et semblait absorbé dans une sérieuse méditation. Deux heures à peu près avant ce moment, le maître du Cabaret-Rouge avait fait parvenir au Moulin-Rouge un avis important. On avait vu passer sur la route, dans la journée, des fourgons et des carrosses se dirigeant du côté de Saint-Germain, et Sauvageon croyait pouvoir affirmer que ces équipages appartenaient à M. d'Hérouville et se rendaient au château de Port-Marly, où sans doute le marquis allait passer quelque temps. Lascars s'était senti frissonner d'une joie farouche en entendant prononcer le nom de Tancredi, en se disant qu'il allait voir enfin à portée de sa vengeance, l'homme qu'il poursuivait depuis si longtemps d'une haine implacable. Si véritablement le marquis, conduit par sa mauvaise étoile, venait habiter le château de Port-Marly, rien ne semblait en effet devoir le soustraire aux entreprises de son ennemi... Le chef des Pirates de la Seine disposait de forces suffisantes pour mettre à sac la maison la plus forte et la mieux défendue, et pour ensevelir sous des ruines fumantes le cadavre du gentilhomme dont il s'était juré de prendre la vie. Lascars avait voulu s'assurer sans retard de l'exactitude des renseignements donnés par Sauvageon. Liseron, son lieutenant, son bras droit, était parti pour Port-Marly avec des instructions détaillées. Il ne devait revenir qu'après avoir vérifié les faits que le chef tenait à connaître d'une manière positive. Parti du Moulin-Rouge à huit heures, Liseron n'avait point encore reparu. Lascars l'attendait avec une impatience grandissant de minute en minute, et ses yeux se fixaient sans relâche sur la rive opposée.

—J'aurais mieux fait d'y aller moi-même! murmura-t-il en proie à une fébrile agitation; j'aurais dû me souvenir du proverbe qui dit: *Si tu veux va! Si tu ne veux pas, envoie!*

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis le baron fit un brusque mouvement. Ses yeux, habitués à percer les demi-ténèbres d'une obscurité transparente, venaient d'entrevoir une forme vague descendant la berge qui lui faisait face. Il lui sembla qu'un canot se détachait de cette berge, et bientôt les clartés de la lune, se reflétant dans le sillage comme des rayons d'argent, lui prouvèrent qu'il ne se trompait pas et qu'une légère embarcation traversait le fleuve, et se dirigeait en ligne directe vers le Moulin-Rouge. Au bout d'un instant il lui fut possible d'entendre le bruit faible des avirons frappant l'eau de seconde en seconde avec une irréprochable régularité; ce bruit devint de plus en plus distinct et enfin le canot, dirigé par une main habile, s'engagea parmi les pilotis de l'estacade. Lascars se leva.

—Est-ce toi, Liseron, ? demanda-t-il d'une voix assourdie à dessein.

—Oui, maître... répondit le nouveau venu en

se mettant en devoir d'amarrer sa barque au poteau.

Presque en même temps le lieutenant des Pirates de la Seine gravit le tertre au sommet duquel se trouvait Lascars. Ce dernier ne jugea point convenable de l'interroger en cet endroit, il lui fit signe de le suivre, et, rentrant dans le Moulin-Rouge, il gagna la petite chambre que nous connaissons déjà et qui ne s'était en aucune façon modifiée depuis que nous en avons franchi le seuil, à l'époque où le baron tendait les pièges où devait se prendre Pauline Talbot. Une petite lampe supportée par un guéridon de bois de chêne répandait sa lueur douteuse sur les boiseries sombres. Lascars s'assit. Liseron se tint debout devant lui. Le lieutenant était un homme d'une quarantaine d'années, petit plutôt que grand, d'une apparence chétive et d'une figure intelligente et douce. Il paraissait difficile, lorsqu'on le voyait pour la première fois, de lui supposer une forte dose d'énergie. Son costume, très simple, était à peu de chose près celui des ouvriers des ports de Paris et consistait en une chemise de couleur, un bonnet de laine, un pantalon de toile écrue et une veste ronde en gros drap bleu à boutons de cuivre. Ainsi vêtu, Liseron semblait le plus inoffensif des êtres créés, et personne au monde n'aurait soupçonné que cette enveloppe pleine de bonhomie cachait un dangereux bandit. En pénétrant dans la chambre du chef, Liseron ôta respectueusement son bonnet de laine, rayé de blanc, de rouge et de bleu.

—Tu as été bien longtemps absent... lui dit Lascars d'un ton de reproche.

—Impossible de revenir plus vite, maître! répliqua le lieutenant, il m'a fallu entrer dans un cabaret de Port-Marly et boire avec des pêcheurs qui n'avaient pas grand'chose à m'apprendre... par bonheur, au moment où, de guerre lasse j'allais battre en retraite, assez mal renseigné, un jardinier du château est entré dans l'auberge... Je me suis remis à boire avec lui, et vous pensez bien que tout cela m'a pris du temps, mais enfin, grâce au ciel, ce n'est pas du temps perdu.

—Ainsi, tu sais?

—Tout ce que vous m'aviez dit de savoir...

—Le marquis d'Hérouville?

—Est arrivé au château cette après-midi...

—Seul?...

—Non pas... il avait avec lui la marquise sa femme, ses enfants, et un grand train de chevaux et de domestiques... il paraît que ce sont des gens immensément riches...

—Ah! s'écria Lascars, le marquis d'Hérouville est marié?...

—Oui, maître, répondit Liseron, il a même deux petits garçons, beaux comme le jour, s'il faut s'en rapporter à ce que disent le jardinier et les paysans...

—Et la marquise?

—Oh! la marquise! les gens de Port-Marly prétendent qu'elle ressemble aux tableaux des saintes vierges qui sont dans les églises... quand elle vient au château, ce qui n'arrive pas souvent, l'argent coule dans ses mains comme l'eau d'un crible... aussi, on l'adore, et le pays est dans la joie de son arrivée... On doit illuminer demain soir toutes les maisons et venir en troupe au château avec des violons et de petites flûtes afin de donner une aubade à la marquise...

Lascars se frotta les mains, et ses lèvres ébauchèrent un sourire d'une expression indéfinissable.

—Ah! marquis d'Hérouville, murmura-t-il d'une voix très basse et comme se parlant à lui-même, vous avez une femme jeune et belle et deux beaux enfants! ah! vous êtes un heureux époux et un heureux père! tant mieux, me venger sur vous seul aurait été trop peu!

Puis il reprit d'un ton plus haut:

—Le séjour du marquis et de sa femme au château doit-il être de quelque durée?

—Le jardinier affirme que ses maîtres ne retourneront à Paris que vers la fin du mois de novembre...

Lascars se frotta les mains de nouveau.

—S'il en est ainsi, se dit-il, rien ne me presse! je puis prendre mon temps, j'ai près de trois mois pour agir...

—Êtes-vous satisfait de mes renseignements, maître? demanda Liseron après un silence.

—Ils sont tels que je pouvais les souhaiter...

répondit Roland; mais il est d'autres choses encore que je tiens à connaître, et que sans doute tu ignores...

—Lesquelles?

—Le nombre des domestiques, par exemple... Le lieutenant prit une physionomie triomphante.

—Justement je sais cela! répliqua-t-il, j'ai bien pensé que c'était pour vous et pour nous une chose fort intéressante, et je me suis informé adroitement...

—Bravo! s'écria Lascars; ami Liseron, tu penses à tout, et je puis te promettre que tu iras loin! Eh! bien, voyons, parle... je vais écrire sous ta dictée...

Le baron prit en effet une feuille de papier, sur laquelle il reproduisit les indications du lieutenant, à mesure que ce dernier les donnait. Liseron reprit:

—Il y a au château, présentement, deux valets de chambre, trois valets de pied, trois cochers, un maître d'hôtel, un cuisinier, trois hommes d'écurie, deux jardiniers et deux femmes de chambre, sans compter les filles de basse-cour...

—Ce qui fait un total de quinze hommes, y compris le marquis... murmura Lascars, diable, si tout ce monde était sur ses gardes et bien armé, ce serait une garnison respectable!... Il est probable, ajouta-t-il en s'adressant à Liseron, que les cochers, les palefreniers et les jardiniers ne couchent point dans l'intérieur même du château.

—Cela me semble, en effet, probable...

—Tu ne sais rien du positif à cet égard?

—Absolument rien. Je n'ai pas cru devoir m'enquérir tout d'abord de ces détails, dans la crainte de me rendre suspect; car enfin il est peu naturel que la simple curiosité d'un passant le pousse à questionner ainsi sans motifs à propos de choses qui ne le regardent pas...

—Tu as eu complètement raison? répondit Lascars, j'approuve sans réserve ta prudence et je n'ai que des éloges à te donner pour la manière dont tu viens d'accomplir ta mission diplomatique.

Le lieutenant se retira, gonflé de joie et de vanité par les louanges de son capitaine. Ce dernier, resté seul, murmura lentement avec une expression de joie effrayante:

—Je te tiens donc à la fin, marquis d'Hérouville! cette fois tu ne m'échapperas plus et tu sauras bientôt comment je me venge!...

XXIII

Pendant toute la journée du lendemain, le baron ne quitta pas le Moulin-Rouge. Lorsque la nuit arriva, il s'assit au sommet de ce même tertre sur lequel nous l'avons vu, la veille, immobile et attentif pendant de longues heures, et, de même que la veille, il tourna ses regards vers l'horizon qui s'étendait à sa droite, c'est-à-dire du côté de Saint-Germain. Bientôt de vives clartés s'élevèrent au-dessus de Port Marly, et rougirent le ciel comme les reflets d'un incendie. En même temps, malgré la distance, on entendit éclater des coups de feu, et retentir de longues clameurs. Ces clartés provenaient des feux de joie allumés par les gens du village; ces clameurs étaient des cris d'enthousiasme, accompagnés de décharges de vieux mousquets, selon la coutume invariable des paysans qui ne savent manifester leur allégresse que par les tapages les plus formidables. Lascars ne se trompa point à la nature des bruits qu'il entendait et des lueurs qui frappaient ses yeux.

—Courage, manants et vassaux! murmura-t-il avec amertume. Acclamez vos seigneurs! prouvez-leur à la fois votre amour en allumant des feux entassés!... Criez à perdre haleine: Vive le marquis! vive la marquise! brûlez de la poudre, manants! faites du bruit! réjouissez-vous!... Un jour viendra, et ce jour est proche, où ce sera mon tour de célébrer la bienvenue des maîtres du château! Alors, comme aujourd'hui, des clartés illumineront l'espace! des clameurs et des coups de feu retentiront encore!... Mais l'incendie remplacera les feux de joie! mais les mousquets porteront des balles! mais les hurlements de rage et de mort prendront la place des cris de tendresse! Patience! patience, paysans! patience aussi, marquis d'Hérouville... Je vous promets une nuit de fête dont le souvenir ne s'effacera jamais!

En prononçant ces odieuses paroles, d'autant plus effrayantes dans sa bouche qu'avec un homme tel que lui l'exécution devait suivre de près la menace. Lascars s'était levé lentement... Sa main s'étendait vers Port-Marly avec un geste de malédiction; il ressemblait au génie du mal revêtu d'une forme humaine et méditant une œuvre infernale. Peu à peu les flammes lointaines s'éteignirent; les détonations cessèrent de se faire entendre. L'horizon redevint calme et silencieux... Lascars se prit à sourire.

—Allons, reprit-il, c'est fini! Bonne nuit, marquis d'Hérouville! vivez heureux, dormez en paix, faites de beaux rêves, jusqu'à l'heure prochaine où je me chargerai de vous réveiller.

La lune se levait au loin, derrière Paris. La Seine et le paysage de Bougival restaient encore dans l'ombre, mais les hauteurs de Luciennes, les arceaux élégants de l'aqueduc de Marly, et les futaies séculaires couronnant la terrasse de Saint-Germain, commençaient à s'éclaircir. Le baron appela son lieutenant.

—Maître, demanda ce dernier, qu'y a-t-il et que me voulez-vous?

—Fais préparer sur-le-champ le petit canot, répondit Lascars.

—Vous quittez l'île ce soir, maître?

—Oui.

—Seul?

—Tu m'accompagneras.

—Faut-il prendre des armes?

—Des pistolets de poche en cas de besoin, voilà tout... Il ne s'agit point d'une expédition.

—Suffit, maître... Entendre, c'est obéir!...

Liseron s'éloigna pour exécuter les ordres du chef des pirates; son absence ne dura que quelques minutes.

—Maître, dit-il en revenant, le canot est paré.

Lascars et son lieutenant prirent place dans la légère embarcation qui ne pouvait contenir que deux hommes et qui, poussée par des avirons vigoureux, ridait à peine, dans sa course rapide, la surface de la Seine. Ce canot, peint en blanc, portait ce mot: *L'Aiglon*, tracé en lettres rouges au-dessus du gouvernail, et jamais nom ne fut mieux mérité. Le baron s'assit à l'arrière et saisit la barre. Liseron prit les rames et demanda:

—Où allons-nous?

—A Port-Marly... répondit Lascars.

Les avirons frappèrent l'eau; le canot bondit comme un cheval de sang à qui son jockey rend brusquement la main, et se mit à glisser sur le fleuve aussi vite qu'un souffle de la tempête. Au bout d'un quart d'heure de cette allure impétueuse le capitaine et le lieutenant mettaient le pied à terre à une faible distance du village de Port-Marly, puis, après avoir amarré le canot à une grosse pierre, ils gravissaient la berge escarpée et se trouvaient sur la route, presque en face des grilles du château. A la droite et à la gauche des pilastres de cette grille, deux vastes brasiers mal éteints fumaient encore, et, lorsqu'un souffle de la brise nocturne en agitait les cendres, des gerbes d'étincelles s'en échappaient avec des pétilllements bizarres.

—Voilà ce qui reste des feux de joie! murmura Liseron.

Lascars jeta les yeux à travers la grille, sur le bâtiment seigneurial qui s'élevait, fier et imposant au centre d'une véritable forêt de vieux ormes et de tilleuls énormes.

—Un jour, répondit-il, et ce jour n'est pas loin, les passants effarés diront en contemplant des décombres noircis et des pans de murs écroulés: Voilà ce qui reste du château de Port-Marly!...

—Parlez-vous sérieusement, maître? demanda le lieutenant.

—Oui, pardieu!

—Diable! il paraît que, cette fois, nous ferons les choses en grand!

—Oui... oui... Je te le promets, nous ferons les choses en grand! Je ne veux pas qu'il reste pierre sur pierre de cette demeure odieuse!

—Peste! le jour, ou plutôt la nuit, où le coq rouge chantera sur ces toits pointus, ce sera un beau spectacle pour les spectateurs qui n'auront rien à craindre et rien à perdre.

—Ah! s'écria Lascars avec une véritable ivresse, c'est pour moi... c'est pour moi surtout, que le spectacle sera beau!

—Maître... murmura Liseron.

—Eh bien?

—Me permettez-vous de parler en toute liberté? Lascars fit un signe affirmatif.

—M'est avis, poursuivit le lieutenant, que dans la présente affaire, il y va pour vous de grands intérêts, d'une nature particulière et personnelle, et que votre part légitime d'un fort gros butin est en ce moment la chose du monde qui vous préoccupe le moins.

—Que supposes-tu donc? demanda le baron en riant.

—Je crois voir au fond de votre âme une haine vigoureuse et sans merci... Le marquis d'Hérouville a dû vous offenser mortellement, et vous avez soif de vengeance... Ai-je bien deviné, maître, ou ne suis-je qu'un sot?...

—Tu n'es point un sot... répondit Lascars. Ton coup d'œil est juste, ami Liseron, et tu vois clairement les choses.

—Puisqu'il en est ainsi, s'écria le lieutenant, tout fier de sa perspicacité, comptez sur moi comme sur vous-même... Je connais la vengeance et je l'aime... Je vous servirai bien...

—J'y compte...

—Présentement, que voulez-vous faire? Nous ne pouvons guère, à nous deux, attaquer le château, exterminer les habitants, et mettre le feu aux quatre coins de l'édifice... Cependant, si par hasard la chose vous semblait convenable et si vous disiez: En avant! foi de Liseron, je ne bouderais pas à la besogne et je vous répondrais: Allons-y! nous ferons de notre mieux!

—Ah! ça, me crois-tu fou? répliqua vivement Lascars, et deviens-tu fou toi-même?... Je te répète que, cette nuit, il ne s'agit point d'une entreprise hasardeuse, ou plutôt impossible. Je voudrais seulement trouver le moyen de reconnaître la position et de me mettre à même de combiner mon plan...

—Voulez-vous vous introduire dans le parc?

—Oui.

—Eh bien! il me semble que c'est facile.

—Comment?

—Ces pilastres cannelés sont ni plus ni moins commodes que des escaliers. Il y a place pour les pieds et pour les mains. Faites-moi signe, et je me charge avant une minute d'escalader le haut de la grille.

Lascars haussa les épaules.

—Il paraît que j'ai dit une sottise, murmura Liseron.

—Oui, certes, tu as dit une sottise, répondit Roland; mais je t'excuse de grand cœur, car c'est l'excès de zèle qui te faisait parler. Escalader la grille est facile, en effet, mais ce serait un acte insensé!

—Pourquoi?

—La lune éclaire cette route presque comme en plein jour.

—Qu'importe, puisque la route est déserte?

—D'un instant à l'autre elle peut cesser de l'être. Ne vois-tu pas, d'ailleurs, ces deux pavilions cachés sous les arbres à droite et à gauche de l'avenue? Ils sont certainement habités par des gardes, et, pour peu que ces gardes soient vigilants, tu recevrais un coup de fusil avant d'être descendu dans le parc.

—Diable! je ne pensais pas à cela.

—Quand on tient au succès, reprit Lascars, il faut réfléchir avant d'agir! Ce n'est pas tout encore. Regarde le château. Trois des croisées de la façade sont éclairées. Il suffirait d'écartier un rideau pour t'apercevoir et d'ouvrir une fenêtre pour donner l'alarme.

Le dialogue en était là entre Lascars et son lieutenant, lorsqu'un bruit de roues se fit entendre à quelque distance sur les pavés disjoints de la route; à ce bruit se joignaient des claquemets de fouets et des murmures de voix.

—Le diable emporte les passants qui viennent nous déranger! s'écria Liseron.

—Le grand chemin du roi appartient à tout le monde, répliqua philosophiquement Lascars; il est inutile qu'on nous voie ici, ajouta-t-il; mettons-nous à l'abri.

Les deux hommes regagnèrent la berge et s'accroupirent derrière le talus. Trois tombereaux attelés de chevaux pesants et conduits par des charretiers ivres, qui juraient et trébuchaient à chaque pas, défilèrent sous leurs yeux.

(A suivre)